

CHATEAU-GAILLARD



HAQUE pays a sa physionomie particulière : ceci touche aux axiomes de M. de la Palisse; mais ce que je veux dire, c'est que cette physionomie, comme celle des femmes, a toujours une toilette qui lui sied mieux que les autres, une parure qui semble avoir été faite exprès pour elle. Vous représentez-vous la Provence sans sa robe de velours d'ocre, sous son ciel intense, et la Bretagne sans ses pâles bruyères ?

La Normandie et ses fraîches campagnes, son doux fleuve, ses petites maisons de briques aux poutres saillantes n'échappe pas à cette loi; elle n'a vraiment toute sa valeur que lorsque le printemps attache à sa verte ceinture les bouquets blancs de ses pommiers en fleurs.

Alors, la fête des yeux est complète; et le long des routes qui sillonnent la plaine, les paysages doucement éclairés fuient devant le regard, laissant au fond de l'âme une impression de grâce riante, de paix heureuse, quelque chose qui repose et captive en même temps.

Tout est charmant et tendre : le ciel dont l'azur se fond à l'horizon en un lilas presque rose; les yeux naïfs des enfants qui, appuyés à la palissade des herbages, écartent de la main la broussaille d'or de leurs cheveux pour vous voir et vous sourire; le vieux pont couvert de mousse qui cache le moulin, dont l'aile ne bat plus depuis longtemps et, à côté de votre chemin, la Seine, douce et paisible, semée d'îles mystérieuses qu'habitent seuls les oiseaux du ciel, et où viennent aborder, comme de petites nacelles, les pétales envolés de ses rives fleuries.

Les ruines même dépouillent l'aspect lamentable de la chose qui ne vit plus; les arêtes de

leurs murs renversés s'adouciennent ; leurs pierres disjointes prennent des formes nouvelles qui font rêver des formes d'autrefois ; elles revêtent leur sauvage grandeur et leur triste abandon de ce voile de brume qui flotte indécis, aux matins printaniers, dans l'air tiède du renouveau.

Tel m'est apparu au mois de mai, par un joli matin ensoleillé, le Château-Gaillard, au détour de la route, fièrement assis sur son roc détaché, regardant, du haut de son donjon émietté, la plaine qu'il ne peut plus défendre.

L'histoire de cette forteresse offre une série d'incroyables vicissitudes ; c'est une suite de combats, de sièges, de chutes et de triomphes qui, parfois, sous la plume imagée et enthousiaste de nos vieux conteurs, prend des formes naïves ou glorieuses qui ajoutent beaucoup à l'attrait du récit, aux charmes du tableau ; j'en ai noté pour vous quelques-uns auxquels je laisserai, autant que possible, cette forme primitive, en faisant de nombreux emprunts aux textes de la chronique.

En 1195, au plus fort des luttes entre la France et l'Angleterre en Normandie, Richard Cœur de Lion eut la pensée de fortifier le pays andelisien par une ligne de défenses où la Seine aurait un rôle important sous la protection d'une forteresse qui dominerait toute la plaine.

Ce plan lui avait été suggéré par la configuration même du pays, où une roche inaccessible, aux flancs lisses, isolée de toutes parts et commandant aux autres forteresses disséminées dans la vallée, semblait avoir été posée à cet effet sur les bords du fleuve.

Du projet à l'exécution, il n'y avait jamais loin dans la tête du roi Richard ; et l'on se mit bientôt à l'œuvre pour exécuter sa volonté.

Tandis qu'on établissait une estacade redoutable sur la Seine, les matériaux de toutes sortes s'entassaient sur le plateau qui formait le sommet de la roche ; on minait pour les fossés, on creusait des galeries souterraines qui sont encore intactes aujourd'hui, et bientôt l'œuvre gigantesque prenait forme sous la main des ouvriers.

Les préparatifs avaient pris près de deux ans ; douze mois s'écoulèrent encore pour l'achèvement de la citadelle ; en 1198, elle était terminée, le pavillon anglais flottait orgueilleusement à son donjon ; et le roi Richard, enivré à la vue de son aspect redoutable, s'écriait dans un transport, en la désignant à ses comtes : « Ah ! qu'elle est belle, ma fille d'un an. » Il ne comptait pas les mois de nourrice.

Il fut le parrain en même temps que le père, car le nom du château fort qui subsista à travers les siècles n'est pas celui que les pre-

miers écrits lui donnent. On disait dans la début : le Château de la Roche ; mais, un jour de bonne humeur, Richard s'étant écrié « avec une pétulance toute gauloise », dit malicieusement Guillaume le Breton : *C'est un château GAILLARD* ! l'expression fut recueillie par son entourage et, peu à peu, devint officielle.

Le roi d'Angleterre avait profité, pour mener si rapidement cette colossale entreprise, d'une trêve qu'il avait signée avec le roi de France, trouvant juste sans doute l'axiome : *Si vis pacem...* ; il n'était bruit, dans les deux royaumes, que de la forteresse normande ; chacun la vantait et Philippe-Auguste, irrité de cette louange continuelle qui était en somme dirigée contre lui, voulut voir par lui-même s'il n'y avait pas quelque exagération dans cet enthousiasme.

Non, le château était bien *gaillard* ; les défenses admirablement comprises, les tours si serrées les unes contre les autres, que les piques de leurs défenseurs se croisaient dans tous les sens ; les décombres avaient été enlevés, afin de dégager plus sûrement la roche, qui, taillée de la base au sommet, présentait l'aspect d'une immense tour servant de support ou plutôt ne faisant qu'un avec la citadelle.

Cette visite enfonça plus avant la rancune au cœur de Philippe. Quand il eut contemplé les bastions, les courtines, les bretèches, les réduits et tout cet ensemble formidable, il en conçut un dépit amer et, trop Français pour n'être pas fanfaron, il s'écria :

— Je voudrais que ce château fût tout entier de fer ; il n'en tomberait pas moins sous nos coups, lui et la Normandie, que je prétends réunir à mon domaine.

— Par la gorge de Dieu ! répondit, tout en colère, Richard, à qui le propos fut rapporté, je voudrais, moi, qu'il fût de beurre et non de pierre ou de fer, et je le défendrais contre lui et tous les siens.

Tous les Gascons ne sont pas en France.

Ces aimables propos devaient porter rapidement leur fruit de discorde ; mais, avant de voir les deux souverains aux prises, je veux donner la description du Château-Gaillard, que nous a laissé Guillaume le Breton dans sa *Philippide* ; on verra que l'enthousiasme du poète historien ne le cédait en rien à celui que manifestaient les rois en présence de ces murs fameux.

« *De l'île d'Andeli à la distance où une fronde tournant avec force pourrait lancer une pierre en trois coups (manière de mesurer plus pittoresque qu'exacte), est une roche élevée qui s'élance au loin dans les airs et dont le sommet échappe à la vue des hommes.* »

Tout à l'heure, j'étais un peu honteuse en écrivant que la tour principale se perdait dans

les nuages, et j'ai fini par effacer cette hyperbole ; Guillaume n'y fait point tant de façons et revient même sur cette parole en déclarant que *« cette tour très haute s'élève dans les airs comme pour atteindre jusqu'aux astres »*.

« Mais de l'autre côté s'étend une belle plaine bordée par des vallées horriblement profondes ; ce lieu étant suffisamment fortifié par la nature, Richard employa beaucoup d'art à le rendre encore plus inexpugnable. Il ferma les extrémités d'une double muraille, et fit enlever les décombres des deux côtés de ces murailles, afin que nul ne pût y monter ou y arriver en rampant du fond de la vallée. »

« Au milieu, on éleva une muraille transversale ; à force de travail, la pierre elle-même fut creusée et s'ouvrit en un fossé profond ; ainsi se trouva pratiquée une double fortification qui était en même temps un seul ouvrage doublé par les deux murailles qui le divisaient... »

Vous comprenez?... Moi, pas ; mais, à l'époque, c'est ainsi, paraît-il, qu'il fallait décrire un ouvrage militaire. Heureusement qu'il nous en reste les ruines.

A ce fatras de mots, comme je préfère le naïf début de Guiart :

En la part où est villette (Andeli),
Un peu au-dessus de l'ilette
Dont j'ai devisé l'ouvraigne (ouvrage),
Est une très haute montagne,
Où Richard, li roi d'Angleterre,
Fait faire comme à la ronde
Un des plus biaux châteaux du monde.

Voilà donc le roi Richard en possession de sa citadelle *« encore plus inexpugnable »*. Il y mit une forte garnison bien disciplinée, des munitions, des vivres, tout un peuple de menus serviteurs pour faire vivre ses gens d'arme et, confiant dans ces hautes murailles si bien gardées, il s'en alla par ailleurs chercher noise à Philippe, lequel, toujours plus marry de l'établissement de la nouvelle défense, n'attendait qu'une occasion pour en essayer la conquête.

Cette conquête ne devait offrir aucune des difficultés prévues, grâce au génie français, dont les sapes sont de plusieurs sortes.

Nous avons vu plus haut que Richard avait laissé sa garnison pourvue de tous les services accessoires nécessaires à une agglomération de ce genre. Il y avait entre autres des blanchisseuses qui s'en allaient laver les draps du château dans un lac situé à ses pieds, du côté opposé à la Seine, et pour lesquelles, par suite d'une négligence passée en habitude, on laissait une poterne ouverte durant le jour. Des soldats français, s'étant avisés de ce détail, commencèrent, de l'autre côté du lac, à interpellé les blanchisseuses anglaises. Elles ré-

pondirent tout en faisant marcher leurs battoirs ; le mal n'était pas grand, il y avait suspension d'hostilités. Peu après, les soldats de Philippe, avisant un service à rendre aux sujettes de Richard, découvrirent comme par hasard une barque qu'ils avaient cachée dans les joncs du lac ; tout en riant avec les commères, ils détachèrent le bateau et, en quelques coups de rame, furent auprès d'elles. Celles-ci les trouvèrent bien nombreux pour opérer le sauvetage de quelques mètres de toile chutés dans la rivière pendant le bavardage ; mais il était trop tard pour s'en apercevoir, nos Français les avait saisies et bâillonnées avant qu'elles eussent pu s'enfuir ou crier ; et quelle ne fut pas la stupeur des soldats anglais en voyant entrer dans leur citadelle l'ennemi rapportant la lessive et les lessiveuses. D'autres soldats français avaient suivi le chemin indiqué par leurs camarades ; ce fut une poussée terrible du dehors au dedans, et Richard, quelques jours après, apprit que le Château-Gaillard n'était plus à lui.

On devine sa fureur et on la comprend ; mais j'imagine qu'il dut en vouloir surtout au gouverneur négligent qui, par sa faute, venait de perdre un pareil joyau : la chronique ne le dit pas ; elle nous apprend toutefois que Richard, abandonnant ses projets de conquête du côté du Limousin, retourna brusquement en Normandie, afin de reconquérir son bien au plus tôt.

A défaut de la chère citadelle, dont le profil majestueux se découpait dans les airs au-dessus de sa tête, il s'installa dans la forteresse des Andelis, qui lui appartenait encore ; et un jour qu'il considérait Château-Gaillard d'un endroit découvert, il fut reconnu par un arbalétrier français, qui lui décocha un trait dont il fut atteint au défaut de l'épaule, *« et le navra durement »*, dit le vieux chroniqueur de Saint-Wandrille.

« Et, quand il se sentit navré, il vint à sa tente, et furent les médecins appelés qui lui tirèrent le trait hors de l'épaule et lui archèrent la plaie en lui disant de se ménager s'il se voulait garder. »

« Mais le roy, qui était de grand cœur, ne pris rien : la plaie ni les médecins. Il but et mangea tant qu'il lui plut, et sa plaie commença à s'enflammer et, en peu d'heures, fut tout entrepris son corps. »

« Et quand il vit qu'il ardrat tout et que mourir lui convenait, il commença à se plaindre et à regretter : « Haa ! roy Richart, tu mourras, toi qui largesses et franchises toute ta vie as tenues, et qui le tien a donné aux chevaliers... » Et comme il se déguerrait ainsi, il commença à tirer vers sa fin et commanda que son cœur fut enfoui à Rouen, pour l'amour qu'il y avait, et son corps à

« Londres, en la mère Eglise. A donc trépassa
« et rendit son esprit. »

Quelle leçon à tirer de cette mort et quel
contraste entre ce jour de deuil si proche des
jours de gloire de la citadelle anglaise et de
son roi !

Mais ne nous montrons pas trop fiers de ce
succès rapide, car il ne devait pas avoir de
lendemain. Soit que les Français ne fussent
pas assez nombreux pour se maintenir dans la
citadelle, soit que d'autres blanchisseuses
moins naïves aient vengé la corporation, nous
voyons, par une charte datée du Château-
Gaillard et signée de Jean Sans Terre, que,
quelques jours plus tard, la forteresse était de
nouveau au pouvoir des Anglais.

Il ne faut pas s'étonner du silence gardé par
les chroniqueurs sur ce dernier haut fait; nos
conteurs étaient Français, et autant ils s'éta-
laient avec complaisance sur le récit de nos
conquêtes, autant ils étaient laconiques quand
il s'agissait de constater les victoires des
Anglais. Et pourtant, la force et le courage
de l'ennemi doublent la valeur du triomphe
sur eux.

Parmi ces conquêtes disputées, il en est une
qui offre un intérêt particulier, tant les détails
y sont vivants sous la plume du conteur, tout
en conservant leur forme archaïque, qui en font
une pièce vraiment curieuse; il s'agit d'un
siège en règle, cette fois, dont toutes les pé-
ripéties furent prévues et réglées par le même
Philippe-Auguste, infatigable quand il s'agis-
sait de disputer le sol normand à son rival.

Le roi donc, nous dit la *Philippide*, fit d'a-
bord établir un pont de bateaux sur la Seine,
pour faciliter le passage de son armée; et,
comme ce pont était inoccupable sous le tir de
la citadelle, « il fit élever, sur quatre larges
« navires, deux tours construites avec des
« troncs d'arbres et de fortes pièces de chêne-
« vert, liées ensemble par des chaînes bien
« tendues ».

D'arbalétriers les fait garnir,
Qui pour ceux de l'île escharnir (se moquer),
Les grièvent comme sans séjour
Au traire de nuit et de jour,
Maint en tuent et déshonorent.

Les fourriers, le pays requièrent,
Et sans rien épargner dévastent
Petites villettes et grandes.
L'ost va emplissent de viandes
Dont ils amènent largement.

Jean Sans Terre, pour répondre à ces pré-
paratifs, fit appel non seulement à ses troupes,
mais encore à ces bandes mercenaires, pres-
qu'aussi redoutables à ceux qui les employaient
qu'à l'ennemi lui-même; la plus fameuse, celle
de Lupicar, figure au premier rang; elle avait
une renommée terrible et devait se ruer sur
le camp français, tandis qu'une flottille nous

attaquerait sur la Seine; mais l'ordre fu
insuffisamment exécuté. Les bateaux anglais
obligés à de longs détours à cause des sinuo-
sités du cours d'eau, ne purent arriver à temps,
et les bandes lancées contre le camp atta-
quèrent seules.

C'était au milieu de la nuit; nul ne se doutait
de ce coup d'audace chez les nôtres; les abords
du camp étaient encombrés de marchands, de
Juifs, de rôdeurs, de ribauds qui avaient fait
ripaille jusqu'à une heure avancée et s'étaient
endormis du sommeil de l'ivresse. Réveillés
brusquement par des clameurs, des cris dé-
chirants, des appels désespérés, ils s'enfuirent
éperdus vers nos soldats, poursuivis, traqués,
massacrés. La panique gagna; les Français,
abandonnant leurs tentes, se précipitèrent en
désordre vers le fleuve.

Mais ces fuyards, tout à coup, s'arrêtèrent;
un officier, le comte des Barres, ralliant Gau-
cher, le comte de Boulogne, et une poignée de
braves, leur criait avec colère, la pointe de
son épée dirigée contre eux :

- « Où courez-vous ? Pourquoi tournez-vous
le dos ? C'est votre lâcheté qui donne de l'au-
dace aux lâches. »

Et, se mettant à leur tête, il les ramène au
centre du camp, tout en donnant l'ordre qu'on
éclaire le lieu de la lutte.

Aussitôt, les uns allument des torches, les
autres mettent le feu aux provisions de bois;
on jette sur ces bûchers de la paille, des fagots
de bruyère; on va jusqu'à verser de la graine
et de l'huile ou à jeter du lard; enfin, tout ce
qui peut ajouter à l'éclat de ces feux. Et alors,
la chance tourne encore une fois en notre
faveur : les soldats repoussent les Anglais :

Orgueilleusement les défient,
Les uns braient, les autres crient
Tant tout comme ils peuvent à la mort.

Et la mort effrayée se jette sur les bandes
dispersées. La victoire est complète; en un
instant, la plaine est nettoyée; et nos soldats
vont se recoucher, dit la chronique.

Il me semble qu'avant de dormir, ils durent
être obligés de remettre un peu d'ordre chez
eux. Les pauvres diables occis ou même
blessés devaient former des monceaux, si
Guillaume le Breton n'a pas exagéré le car-
nage qu'on en fit; et puis, ils avaient dû bien
s'agiter autour du brave des Barres... Enfin, je
m'en rapporte à la chronique, et je vous affirme
qu'ils dormaient tous, morts et vivants :

Quand la bataille fut finie
Que je vous ai déterminée,
Où tantôt était grand la noise,
L'on se rendort chacun sa quoise (son repos).
Ainsi que gens anonchaliés (insouciantes).

Et tout à coup le cri : Aux armes ! retentit

de nouveau à l'oreille des dormeurs ; ils se lèvent, interrogent et reprennent les armes. Cette fois, c'est Brandin qui, à la tête des galères de Jean Sans Terre, attaque notre pont de bateaux et nos tours flottantes. Jourdain Eldon, Pavi, Tatain, et tous les arbalétriers français, courent en haut des tourelles, tandis que d'autres font pleuvoir sur l'ennemi des marmites de poix, des blocs de pierre, des morceaux de bois, des tisons, en un mot tout ce qui leur tombe sous la main.

Pendant ce temps, l'infatigable des Barres, sur le pont, entouré de l'élite des braves et aux côtés du roi, qui avait voulu se porter au-devant de l'ennemi, organisait une prompte défense :

Le roi et Guillaume des Barres,
Et Mahyeu de Montmorency,
Et le preux Simon de Montfort,
Pour donner aux autres confort
Sont sur le pont des premerains.
Avec eux les Biauvoisinois
De Champagne et de Gastinois.

De soie tissée et légère
Maint penoncel, mainte bannière,
Qui vers les galères s'inclinent,
Tout le long du pont rebrillamment.
Les écus luisants et les heaumes,
Les mieux éprouvés du royaume,
Se vont sur le pont étendant.
Et la flotte vient fendant
Vers le pont comme une sereine,
Très parmi le milieu de Seine,
Pour le rompre et désacochier.

Les Français, épars sur les deux rives, font alors pleuvoir

Vers ceux qui sont parmi les ondes,
Les cailloux qui servent de frondes,
Et les quarrels (traits) qui en l'air cliquent.
Et les fleches emplumées
Bruient aussi comme tempête,
Et la navie (flotte) tant approche,
Que le premier au pont s'appuie.
Et cognées tranchantes et reluisantes,
Et haches et dolouères,
De quels grands coups baillent
Les attaches du pont assaillent.
Le roi et sa chevalerie
Jettent à eux sans récréances
De juisarmes d'épées et de lames ;

leurs gens ne gardant pour se défendre que leurs longues épées d'Allemagne, qui tranchent les poings. Et, ajoute le narrateur, les mains coupées qui saignent, en l'eau de Seine, tombent.

Il y avait sur le bord du pont une énorme poutre tellement lourde qu'il avait fallu vingt taureaux pour l'amener là ; ordre fut donné de la précipiter sur les deux galères d'abordage qui s'étaient accrochées au pont ; avec mille peines on la déplaça, et quand elle s'abattit sur les navires, elle les coula instantanément, écrasant ou entraînant les hommes qui les montaient.

C. DE LAMIRAUDIE.

(La fin au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

A NOS LECTRICES

Puisque l'occasion se présente d'entretenir nos abonnées des efforts que le *Journal des Demoiselles* ne cesse de faire pour les intéresser toujours davantage, nous voulons, dès aujourd'hui, les avertir que désormais le roman en cours de publication ne se terminera plus obligatoirement dans le numéro de décembre. Cette méthode offrait plusieurs inconvénients, et avant tout, celui d'empêcher la publication d'œuvres de grand mérite, impossible à resserrer dans ce cadre déterminé par avance. Pour prévenir l'objection qui viendra aussitôt à l'esprit, nous ajouterons que les nouvelles abonnées recevront *gratuitement*, avec le premier numéro de l'année 1895, un fascicule du même format que le journal, pouvant être relié avec lui, et contenant tout ce qui aura paru du roman que nous publions : *Mon Cousin Guy*, par Henri Ardel.

Au mois de novembre, le *Petit Courrier* (édition hebdomadaire blanche) commencera le plus beau peut-être des romans de M^{me} Craven, l'auteur si regretté du célèbre *Récit d'une Sœur*. Ce roman : *Fleurange*, dont le succès fut considérable il y a environ vingt ans, et dont de nombreuses éditions ont été successivement épuisées, passionnera nos lectrices, car il a gardé toute sa fraîcheur, et il est traversé d'un souffle d'idéal et d'héroïsme aussi rare que salutaire. La dernière partie, très dramatique, qui se passe en Russie, emprunte à l'intérêt que nous inspire tout ce qui touche ce pays, une véritable actualité.

RÉCITS DE GUERRE ET DE FOYER :

LE MARÉCHAL OUDINOT

D'après les souvenirs de la Maréchale

PAR G. STIEGLER

Les souvenirs de la maréchale Oudinot, jusqu'ici inédits, et qui viennent d'être donnés au public, annotés par une main habile, nous reportent à cette époque grandiose, dont il semble que bien plus d'un siècle nous sépare, tant les conditions de la vie se sont rapidement transformées. De nombreux ouvrages l'ont récemment fait revivre, et à côté des célèbres *Mémoires* de Marbot, on peut placer, par contraste, les *Souvenirs de la Maréchale*. Cette fois, c'est une femme qui écrit simplement, avec son cœur, pour conserver à ses enfants la mémoire du glorieux soldat dont elle a été fière de porter le nom, et qu'elle a courageusement suivi à travers la retraite de Russie. Rien de plus dramatique que les pages où elle en retrace les tragiques incidents; rien de plus intéressant aussi que les anecdotes curieuses, les fins tableaux, soit de la vie de province, soit des deux cours, celle de Napoléon et celle de Louis XVIII, où la maréchale tint dignement son rang. Les ouvrages historiques doivent, selon nous, avoir une place importante dans les lectures des jeunes filles, et nous ne pouvons leur en conseiller de plus intéressant, de mieux fait pour elles que celui-là (1).

JOLIE PROPRIÉTÉ A VENDRE

PAR HENRY GRÉVILLE

Ce titre un peu singulier est celui d'une fort simple et gracieuse historiette, où l'intérêt est surtout dans la vérité du principal caractère : la jeune fille, bonne au fond, mais passablement égoïste et très pénétrée de sa supériorité, que produit souvent l'éducation actuelle. Il faut une dot à Eveline de la Brève, et elle décide de vendre la vieille maison d'Anjou, ce pays souriant dont l'auteur a évidemment subi le charme. A côté de cette jeune personne très moderne, un père du temps passé, rêveur, indulgent jusqu'à la faiblesse, n'a qu'à s'incliner devant le sens pratique de sa fille, dût-il en mourir de regret. Nous laisserons à nos lectrices le plaisir de chercher le dénouement dans ce joli livre, qui peut leur être recommandé à toutes, s'il n'en est pas de même, malgré leur réel mérite, de tous les romans de M^{me} Gréville (2).

(1) Librairie Plon. 7 fr. 50.

(2) Librairie Plon. 3 fr. 50.

AU GRÉ DES CHOSES

PAR ANDRÉ GLADÈS

C'est le premier livre que nous rencontrons signé de ce nom masculin, que semble démentir une délicatesse d'observation très féminine. Le sujet en est pris au vif de notre société contemporaine : quel sera le sort d'une jeune fille de grande famille, belle, aimanté, mais pauvre, de cette pauvreté amère qui doit affecter les dehors de la fortune, et destinée par les siens à les sauver tous de la ruine, en faisant quelque riche mariage d'intérêt ou de raison ? Marie-Thérèse de Rochebrune se courbe, non sans révolte intérieure, sous ces préjugés qui lui ont appris à voir une déchéance dans un bonheur modeste; elle se soumet au despotisme de son père, se sacrifie jusqu'au bout, immolant sa conscience et sa dignité, achetant seulement pour sa sœur cadette, plus vive, plus indépendante, le droit d'être heureuse à sa manière. Le seul reproche qu'on puisse faire à ce récit, d'un intérêt poignant, c'est — et pour cette raison il ne nous semble pas fait pour de très jeunes filles — le découragement qu'il respire. Sans doute, on sent que l'auteur place dans le devoir et la lutte la vraie conception de la vie, mais on regrette que pas un rayon d'esprit chrétien ne fortifie et n'éclaire l'âme de l'héroïne, que cet esprit ne se personnifie que dans la passivité excessive de la mère, dans la froideur d'une sculpturale figure de religieuse. Cette réserve faite, nous ne pouvons que louer ce roman, qui contient mieux que des promesses d'un véritable talent (1).

L'ERREUR DU LIEUTENANT

PAR MARIE LIONNET

Le lieutenant Delauval a épousé une pensionnaire de dix-sept ans qu'il trouve par trop naïve et inexpérimentée, et qu'il imagine de former en la lançant dans le tourbillon mondain. Naturellement, il dépasse son but et s'aperçoit vite de son erreur. Le résultat est de l'amener tout le premier à ces idées sérieuses auxquelles sa femme ne tarde pas à revenir; ajoutons que la conversion de cette dernière est trop spontanée pour que son incrédulité passagère ait été bien grave.

Il y a dans ce petit roman de jolies scènes, des qualités de détails souvent très justes, sinon très profondes. Dire qu'il appartient à la *Bibliothèque des mères de famille*, est en indiquer le genre et en faire déjà l'éloge (2).

(1) Librairie académique, 35, quai des Grands-Augustins. — 3 fr. 50.

(2) Firmin-Didot, éditeur. — 2 fr. 50.

UN OISEAU BLEU

PAR LA VICOMTESSE DE PITRAY

Rajeuni par M^{me} de Pitray, le vieux conte de fées de notre enfance nous revient transformé en une histoire de nos jours ; tous les personnages s'y retrouvent : la jeune fille persécutée, la marâtre, et jusqu'aux fées secourables sous forme de deux sœurs, artistes merveilleuses, qui interviennent pour protéger l'héroïne contre les dangers les plus dramatiques et la marier au prince Charmant, à l'oiseau bleu pourvu de

toutes les perfections. Ce livre peut être mis entre toutes les mains ; nous ajouterons que, comme ceux de la même collection, il convient spécialement, par son inspiration très chrétienne, aux bibliothèques paroissiales (1).

Une erreur nous a fait attribuer, dans notre dernier article bibliographique, le roman *La jeune Indienne* à M^{me} de Stolz ; l'auteur en est M^{me} Chéron de la Bruyère (2).

A. CHEVALIER.

(1) René Haton, rue Bonaparte, 33. — 3 fr.

(2) René Haton, rue Bonaparte, 33. — 3 fr.

UNE VEILLÉE DE NOËL EN 1428



EST la veillée de Noël en pays lorrain. Dans la grande salle du château, maîtres et serviteurs sont rassemblés, le souper vient de finir ; les pages apportent les galettes dorées et les aiguières de vin vermeil qui doivent égayer la soirée. Au haut de la table, le comte Raoul de Briamont a présidé le repas sur le grand fauteuil seigneurial, sculpté aux armoiries de sa maison ; il a crié le premier : « Noël ! » en levant gaiement la coupe d'argent, et sa voix sonore a éveillé, en même temps que les échos de la grande salle, la joie dans tous les cœurs des convives. Car tous les serviteurs de Briamont, présents au festin de Noël, aiment leur jeune maître de quinze ans, et respectent sa tête blonde comme ils respectaient jadis les cheveux blancs de son aïeul. A la droite du comte Raoul se trouvent : le chapelain, messire Didier, qui, tout à l'heure, célébrera, dans la chapelle, la messe de minuit ; puis Alain, le vieil écuyer du défunt seigneur ; dame Pernette, qui a nourri et élevé l'enfant ; les servantes, les hommes d'armes de la petite garnison qui défend le château pendant ces jours troublés ; les varlets, les pages et, enfin, une famille de pauvres laboureurs qui est venue le jour même chercher, derrière les murs de Briamont, un abri contre la fureur des bandes pillardes qui dévastent la campagne. Et tous ont répété : « Noël ! Vive notre jeune seigneur ! »

— Merci à vous, mes bons serviteurs et

amis, reprend le comte Raoul ; merci de votre affection, et des soins dont vous m'avez entouré pendant toute cette année, la dernière que je passe parmi vous et sous le toit de mes pères. Bientôt sonnera l'heure du départ ; bientôt, sous la conduite de mon suzerain, j'irai trouver notre sire le roi Charles ; bientôt je serai chevalier, je pourrai courir sus à l'Anglais, et aider, s'il plaît à Dieu, à le chasser hors du royaume de France. Criez donc : Noël ! mais criez aussi : Vive notre gentil dauphin, Charles VII, et mort aux usurpateurs !

Mais, au moment où tous les serviteurs allaient répéter le cri de leur jeune comte, messire Didier étendit la main :

— Silence, mes fils, dit-il, n'avez-vous point entendu un appel de cor au dehors ? Ne portez pas la coupe à vos lèvres avant de vous être assurés qu'un étranger n'attend point aux portes du castel ; l'hôte de la nuit de Noël est l'envoyé de Dieu. »

Plusieurs hommes d'armes se levèrent aussitôt de table et, suivis du vieil Alain, sortirent de la pièce ; pendant qu'ils se dirigeaient vers la porte du pont-levis, les convives purent entendre en effet un second appel du cor qui avait déjà frappé les oreilles du chapelain, et peu d'instants après, un étranger parut à l'entrée de la salle. C'était un homme de haute et noble taille, qui paraissait vieilli avant l'âge par les fatigues et les chagrins ; il portait le grand chapeau couvert de coquilles et la mante du pèlerin ; sur la manche de son vêtement gris, on distinguait encore la croix rouge indiquant qu'il revenait de Terre-Sainte.

— Salut, messire pèlerin, dit le comte Raoul en s'avancant vers lui ; soyez le bienvenu au castel de Briamont. Prenez place au foyer et à

la table; tous, ici, vous accueilleront avec honneur et respect, comme il sied à celui dont les pieds ont touché la sainte poussière.

— Dieu te garde, jeune homme, répondit le pèlerin. J'accepte d'un cœur confiant ton hospitalité. J'arrive, en effet, d'un lointain pèlerinage et le terme de ma course n'a pas encore paru à l'horizon.

Chacun s'empressa aussitôt autour de l'étranger; il s'assit sous le manteau de la large cheminée et accepta les mets que le comte Raoul prenait lui-même des mains de ses serviteurs pour les lui offrir.

A cette époque, un hôte était reçu avec autant de respect qu'un roi, et un pèlerin qui revenait de Jérusalem, par cette nuit de Noël, semblait à tous revêtu d'un caractère mystérieux et sacré.

Ils étaient déjà plus rares, ceux qui osaient entreprendre le périlleux voyage. Chacun avait alors trop de dangers auprès de soi pour aller en chercher au dehors; les malheurs présents retenaient les esprits dans la triste réalité, loin des glorieuses aspirations du passé. La France était envahie, livrée aux ennemis; le vieux roi Charles VI s'était éteint dans sa lugubre folie, et le léopard anglais avait posé sa griffe sanglante sur les fleurs de lys du trône.

Lorsque le pèlerin eut terminé son repas, un cercle attentif se forma autour de lui : tous, depuis le comte Raoul, dont les yeux brillaient déjà d'impatience, jusqu'au dernier des serviteurs de Briamont, tous attendaient les merveilleux récits dont le pèlerin ne pouvait manquer de payer leur cordiale hospitalité. Mais l'étranger avait courbé son front pensif et semblait perdu dans une profonde méditation.

— Messire, lui dit alors Raoul, s'il vous plaît de reposer vos membres fatigués, je vous conduirai dans ma propre chambre; mais si vous préférez passer au milieu de nous cette sainte veillée, de grâce, parlez-nous des lieux bénis que vous venez de parcourir.

— Tu as raison, mon fils, reprit le pèlerin en relevant la tête; celui qui a contemplé un trésor ne doit pas en garder pour lui seul l'éblouissant rayonnement. Mais la tristesse de l'heure présente pèse sur moi. J'avais laissé dans ce pays deuil et ruines, j'y retrouve honte et misère; les jours sombres n'auront-ils pas de fin pour ce malheureux royaume? Pourtant, écoutez, et reprenez courage. J'apporte à vos oreilles fidèles une prédiction qui me fut faite là-bas et qui remplit alors mon âme d'espérance. Depuis, les désillusions du retour ont affaibli ma foi; puisse sa lumière se ranimer au récit que je vais vous faire!

Sachez d'abord quel est celui que votre foyer réchauffe pendant cette nuit de Noël. Je

fus autrefois le plus insouciant et le plus joyeux des compagnons d'enfance de notre défunt roi Charles le Bien-Aimé; mais je lui avais voué toute l'ardeur de mon sang et de ma jeunesse. J'étais auprès de lui le jour fatal où sa raison sombra sous la main de Dieu; ce coup ne ralentit pas mon affection; je devins le témoin désolé de ces accès de folie qui, se succédant, toujours plus impétueux, le mirent au niveau de la dernière des créatures humaines. En butte à la haine de la reine Isabelle, que le Seigneur maudisse! je persistai cependant dans ma résolution de me dévouer jusqu'à la mort au service de mon roi; je vis les intrigues, les hontes de cette cour de France jadis si brillante; l'assassinat du duc d'Orléans, le frère de Charles, la guerre civile, les fureurs des partis; puis l'invasion ennemie, la défaite; j'étais à Azincourt... Et toujours je revenais auprès de mon malheureux maître avec un poids de douleur plus oppressant et, chaque fois, je le trouvais plus misérable. Un jour, enfin, je fis vœu de distribuer tout mon bien aux pauvres, de prendre le bâton du pèlerin et d'aller au Saint Tombeau conjurer le Dieu des miséricordes de mettre terme enfin aux malheurs de France. Je partis; j'arrivai un soir à Jérusalem.

Sans prendre un instant de repos, je me rendis au Sépulcre sacré; là, je tombai à genoux et, le front sur la terre, je jetai au ciel ma plainte désespérée. Ma prière fut sans doute recueillie par quelque ange et pénétra jusqu'aux pieds du Sauveur, car je sentis soudain mon cœur allégé; je relevai la tête, et mon premier regard tomba sur un buisson de roses qui croissait sur les murs de la sainte caverne. La nuit allait venir et, dans l'ombre qui peu à peu m'environnait, je vis tout à coup briller au-dessus du rosier ces mots qui se gravèrent aussi en traits de flamme dans ma mémoire :

Quand, sous très pure rosée,
Rose refleurira,
Lors, de France, ains apaisée,
Le malheur cessera.

Et au même instant, une rose, se détachant, glissa jusqu'à moi. Je recueillis ce gage précieux de la promesse divine; lui seul a soutenu mon courage; mais, à mon retour, j'ai trouvé le roi mort, la reine et l'Anglais triomphants, la France prête à devenir terre anglaise, et la rose est toujours fanée...; la voici.

En achevant ces paroles, le pèlerin se leva et tira de son sein une enveloppe de soie qu'il déplia lentement.

Tous les assistants, remplis d'une pieuse émotion, s'étaient rapprochés pour voir la

fleur merveilleuse; mais, au moment où le pèlerin allait la présenter à leurs yeux, la rose séchée échappa à ses mains tremblantes et vint tomber à l'une des extrémités du cercle attentif, à l'endroit où se tenait pressée la famille du laboureur. Là, à genoux et les mains jointes, une petite paysanne de seize ans, suspendue aux lèvres de l'étranger, avait écouté son récit avec toute la foi et la simplicité de son âme innocente. Des larmes abondantes avaient coulé sur ses joues en entendant : « la grande pitié qui était au royaume de France ». Lorsqu'elle vit la fleur voler de son côté, elle se pencha vivement pour la recueillir, et des larmes qui tremblaient encore aux bords de ses paupières tombèrent sur la rose flétrie.

A cette vue, le pèlerin poussa un cri d'admiration et tous les assistants s'écartèrent respectueusement de l'humble petite paysanne : sous la pure rosée qui l'avait pénétrée, la rose miraculeuse venait de reflleurir !

— Enfant, quel est ton nom ? s'écria le pèlerin.

Et la jeune fille, toute tremblante, répondit :

— Jeanne Darc.

Or, ceci se passait le 24 décembre de l'an 1428 ; quelques mois plus tard, Jeanne commençait sa mission divine, dont rien n'avait pu la détourner. A la cour de Charles VII, elle retrouva Raoul de Briamont, qui, l'un des premiers, se dévoua à sa suite, et fut tué en la défendant le jour où Jeanne tomba aux mains des Bourignons, qui la livrèrent aux Anglais.

Quant au pèlerin, retiré dans un cloître, il avait suivi de loin les glorieux événements que Jeanne Darc accomplit en France. Voulant conserver la douce image de la nuit de Noël, toujours présente à ses yeux, il fit peindre sur les murs de la chapelle de son couvent une fresque qu'on peut voir encore, à demi effacée par la poussière des âges ; elle représente une jeune fille tenant à la main une rose épanouie, et au-dessous sont gravées les paroles de la prédiction :

Quand, sous très pure rosée,
Rose reflleurira,
Lors, de France, ains apaisée,
Le malheur cessera.

MARIE DE LACRETELLE.

DÉSIRS D'UNE ROSE

La rose dit à l'Éternel :

« Je suis lasse de tous mes charmes ;
Ivre des sourires du ciel
Je voudrais connaître les larmes. »

« Oui, je voudrais, Dieu de bonté,
Avoir les plus grands troubles d'âme
Qui tourmentent l'humanité. »
Dieu souriant la rendit femme.

« Seigneur, mes désirs insensés,
Mes rêves croissant sans entraves
A peine nés sont exaucés :
Tous les amours sont mes esclaves.

Tout ploie et mon esprit vainqueur
N'a point senti l'angoisse amère
Qui tord et déchire le cœur. »
Dieu, plus grave, la rendit mère.

« Seigneur, mes fils sont beaux, vaillants,
Et leurs baisers ont de tels charmes
Que mes yeux, par eux souriants,
Ignorent l'âpreté des larmes. »

« Je suis heureuse... » Cet aveu
Surprit le ciel par sa merveille.
« Femme, tu veux pleurer, dit Dieu ;
« Pleure ! » Et, soudain, il la fit vieille.

« Mes yeux ridés, mes pas tremblants
Ne m'offrent rien qui me désole.
Ma couronne de cheveux blancs
M'embellit comme une auréole.

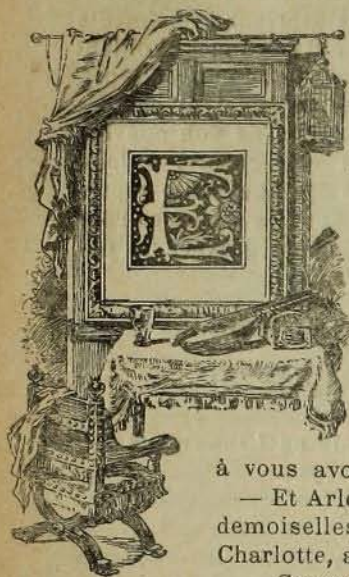
Oh ! faites-moi pleurer, Seigneur,
Ou votre pouvoir est chimère ! »
Soudain, trembla son pauvre cœur ;
Elle pleura, mais de bonheur :

L'Éternel la faisait grand'mère.

Albert LAMBERT.

Mon Cousin Guy

(SUITE)



LE sursauta, les yeux rayonnants :

— Aller à Paris! Oh!!!

— Vous en seriez contente?

— Oh! oui, tellement! Oh! tellement!

— Eh bien, cela nous ferait à nous « tellement » plaisir de vous recevoir, qu'il faut absolument que nous arrivions

à vous avoir...

— Et Arlette sera l'une de mes demoiselles d'honneur, conclut Charlotte, aimable.

— Comme ce serait amusant!

Que vous êtes bonne de m'inviter ainsi.

Et, impétueusement, Arlette jeta de chauds baisers d'enfant heureuse sur le visage de sa tante et sur ceux de ses cousines.

— Alors, c'est convenu. Ce soir, petite Arlette, nous arrangerons la chose avec votre père, de façon que nous emportions, en partant, la promesse de votre visite pour cet hiver...

— Oui!... Mais, mon Dieu! je n'y pensais pas... Mon père, lui, ne pourrait venir! Et il est impossible que je le quitte... Je sais qu'il serait triste sans « sa petite enfant », comme il m'appelle; et je ne veux pas qu'il soit triste à cause de moi!

— Eh bien, nous l'arracherons à ses malades, voilà tout! déclara Guy d'un ton de bonne humeur, désireux de ramener la gaieté sur le jeune visage assombri. De cette façon, vous n'aurez aucun prétexte pour nous refuser votre visite!

— Croyez-vous vraiment que père consentira à laisser ses malades se guérir tout seuls? interrogea-t-elle ardemment.

— Mais oui... Il... il se fera remplacer par un confrère complaisant... Et tout s'arrangera à merveille!

Comme une enfant, elle battit des mains :

— Oh! ce sera délicieux! Nous serons si bien, lui et moi, tout seuls, tous les deux avec

vous, sans avoir à craindre d'être grondés par M^{me} Morvan!

Ils se mirent à rire de cette manifestation de la joie d'Arlette. Mais elle n'y prit pas garde. La soudaine perspective de voyage lui était si séduisante qu'elle en oubliait un instant son regret de voir la journée s'achever...

Maintenant, le break s'engageait dans Douarnenez, tout animé par le retour du Pardon, et approchait de la maison du docteur. Une voiture était arrêtée devant la porte et le jardinier en descendait des malles.

— Mon Dieu! fit Arlette, saisie, est-ce que par hasard ce serait déjà M^{me} Morvan qui reviendrait?...

Elle sauta hors du break et entra dans le jardin. Devant le perron, une grande femme, d'aspect assez vulgaire, parlait d'un ton sec et rude à Anaïk, qui avait baissé pavillon et recevait, sans protester, la grêle de mots tombée sur elle, semonce que paraissait approuver une lourde jeune fille immobile, un panier dans les mains.

— Vous dites que Monsieur a commandé le dîner pour huit heures seulement afin que son Arlette ait tout le temps de revenir, sans se presser, du Pardon. Eh bien, je vous dis, moi, ma fille, que vous allez préparer et servir le dîner tout de suite, car je suis la seule maîtresse ici, vous m'entendez. Il serait vraiment charmant de me voir attendre une gamine qui s'en va faire la princesse avec ses beaux parents de Paris... Qu'ils la gardent jusqu'au soir, puisqu'ils l'emmènent... Moi, je n'attends pas... Je serais bien sotté de me déranger pour des gens qui choisissent le moment où je n'y suis pas pour venir se distraire et dîner chez moi... Ah! c'est une bonne idée d'arriver ainsi à l'improviste... On se rend compte de bien des choses.

— Desquelles? fit la voix claire d'Arlette. En effet, si c'est de cela que vous vouliez vous rendre compte, nous ne vous attendions pas du tout aujourd'hui!

M^{me} Morvan se retourna, et une véritable stupeur se peignit sur sa physionomie maussade quand elle aperçut M^{me} Chausey, ses filles et les deux jeunes gens qui se découvraient devant elle.

— Madame Morvan ? sans doute, fit M^{me} Chausey.

La belle-mère d'Arlette inclina machinalement la tête; et M^{me} Chausey, devant son mutisme effaré, continua d'un ton de froide et parfaite politesse :

— Vous voudrez bien nous excuser, madame, si nous usons de l'autorisation que nous a donnée M. Morvan de profiter le plus possible de la présence de sa fillette pendant notre court passage à Douarnenez; et nous vous demandons la permission de la garder jusqu'à ce soir, puisque demain nous partons.

— Faites comme bon vous semblera, madame, fit M^{me} Morvan, trop abasourdie par la soudaineté de la rencontre, pour avoir l'idée même de faire montre d'autorité. D'ailleurs, Arlette sera charmée de nous retrouver, sa sœur et moi, le plus tard possible ! Elle nous porte tant d'affection !

Personne, pas même Arlette, si portée cependant aux prompts ripostes, ne releva la réflexion de M^{me} Morvan.

Mais quand ils furent sur la route, Guy remarqua philosophiquement :

— On ne pourra reprocher à M^{me} Morvan de ne pas se rendre justice quand elle reconnaissait qu'Arlette n'avait aucun désir de se retrouver avec elle... Dieu ! petite Arlette, que je vous comprends sur ce point !

— N'est-ce pas?... C'est bien dommage qu'elle ne soit pas encore restée à Château-lin... Nous étions si bien depuis dix jours, papa, les garçons et moi, sans elle ni Blanche, qui lui ressemble... tant ! Maintenant, je crains bien qu'elle ne voyage plus de tout l'hiver !

— Mais c'est vous qui voyagerez. Avez-vous déjà oublié que vous devez venir nous voir?... Si M^{me} Morvan vous paraît toujours à cette époque d'humeur aussi peu séduisante, nous vous garderons... Rien n'est plus simple... C'est chose entendue !

— Chose entendue ! répéta-t-elle avec un rire heureux et gai.

« Vous viendrez nous voir et nous vous garderons. »

Ils bruissaient bien fort dans sa pensée ces mots, le lendemain de ce jour mémorable du Pardon, tandis que, le soir, assise toute seule dans le jardin silencieux, elle reprenait un à un, les incidents qui avaient marqué le passage à Douarnenez de M^{me} Chausey, de ses filles, de Guy... Tous partis maintenant... Elle recueillait ses souvenirs comme elle eût recueilli un trésor dont elle devait vivre pendant des mois et encore des mois. Surtout, voici qu'en cette minute, la scène du départ lui revenait étrangement vivante. Elle sentait encore sur son visage les affectueux baisers de sa

tante et de Charlotte, l'effleurement délicat des lèvres de Madeleine; elle se rappelait l'étreinte amicale des doigts de Pierre; et plus encore elle gardait l'impression de sa main emprisonnée dans celle de Guy, si ferme et si souple en même temps; elle l'entendait lui répondre comme elle disait : « Adieu » :

— Non, pas adieu, au revoir... Nous vous attendons à Paris pour le mariage de Charlotte. Votre père vous a promise à nous !

Était-ce possible, vraiment, qu'elle fit ce voyage ? Cela lui apparaissait un peu comme ces rêves merveilleux qui naissent dans l'imagination des très jeunes, tellement merveilleux qu'ils n'osent y croire même !

Et cependant, pourquoi n'irait-elle pas les retrouver pour un moment, eux tous qui avaient été bons pour elle, si bons que jamais elle ne pourrait les oublier... oh ! jamais !!!

Les yeux perdus dans l'ombre claire de cette nuit d'été, scintillante d'étoiles, elle songeait, cherchant à deviner ce que pourrait bien lui apporter l'avenir qui approchait. Elle n'en avait pas peur... au contraire ! La vie ne lui semblait-elle pas aussi lumineuse qu'un verger en fleurs sous le soleil printanier ? Et, remplie d'une joie confiante, elle l'attendait, elle l'appelait, ce bienfaisant avenir, elle le désirait, ayant foi en ses mystérieuses promesses, lui offrant toute sa jeunesse, naïvement certaine qu'il l'éclairerait d'une clarté sans nom....

V

Septembre, octobre s'en étaient allés.

Un vrai temps d'hiver maintenant cette après-midi-là. Le jour tombait vite, tout embrumé par un pénétrant brouillard de novembre qui confondait à l'horizon la mer et le ciel dans une même teinte grise et sombre, d'une intense mélancolie, faite pour opprimer même les âmes bien trempées.

Et plus que personne, le docteur Morvan était disposé à en sentir l'atteinte, tandis qu'il revenait vers Douarnenez, fatigué par des visites au loin, dans des hameaux écartés. Jadis, il supportait sans peine le poids de semblables journées; mais, ainsi qu'il l'avait dit à Guy de Pazanne, avant l'âge, il était un vieillard. Le moral, chez lui, avait usé le physique; et il se sentait accablé par une infinie lassitude, — celle que connaissent trop bien les êtres meurtris par l'existence, — durant cette fin d'après-midi qui s'achevait pour lui pareille à toutes les autres, hélas ! sans qu'il eût, dans la pensée, la vision fortifiante d'un foyer où il serait attendu et aimé. Sauf Arlette, qui souhaitait sa présence chez lui ? Non pas l'apa-

thique Blanche, froide comme sa mère; non pas les garçons, à cette époque au lycée de Quimper; non pas M^{me} Morvan, absorbée dans sa propre personnalité.

Certes, quand il l'avait épousée, quinze ans plus tôt, il n'avait pas eu, une seconde, l'espoir ni même le désir de se reprendre à une nouvelle existence qui pût lui apporter une ombre même de bonheur. Une indifférence sans limites le pénétrait désormais pour tout ce qui le touchait seul. Mais, loyalement, il avait fermé son âme et sa pensée au cher passé enfui irrémédiablement, résolu à faire son possible pour rendre heureuse la jeune fille qui acceptait de devenir la mère d'Arlette. Il l'avait épousée parce qu'il la croyait douce et bonne, compatissante à l'ingrédissable blessure dont elle le savait atteint. Mais elle n'était rien de tout cela. Il n'y avait en elle qu'une âme glacée et un esprit étroit servi par une volonté tenace qu'aucune puissance n'était capable de vaincre. D'humble origine, petite-fille et fille de pêcheurs enrichis par le commerce, elle avait, enfant encore, résolu d'être un jour « une dame », comme elle disait, et, avec une patience, une persévérance infatigables, elle avait insensiblement profité de toutes les circonstances pour amener le docteur Morvan à songer à elle. Dans sa maison, elle était entrée, enfin, son ambition satisfaite, secrètement triomphante, forte de la pensée inavouée qu'elle y serait maîtresse absolue de par les droits que lui assurait son argent, car elle y arrivait avec beaucoup d'écus bien sonnants, alors que le docteur avait les seuls revenus de sa profession. Leur différence de fortune, jamais elle ne l'avait oubliée ! Seulement, depuis une scène très grave, venue après bien d'autres, elle ne hasardait plus la moindre allusion sur ce sujet ; et, à certaines heures encore, lui revenaient toutes vibrantes à l'oreille les paroles de son mari, déclarant que jamais, ni pour lui ni pour Arlette, il ne toucherait à un centime de cette fortune dont elle lui avait, ouvertement cette fois, jeté l'importance au visage.

Et chaque jour, plus profonde, la séparation morale s'était accentuée entre eux. Ils avaient, l'un près de l'autre, vécu comme des étrangers qu'aucun lien de sympathie même ne rapproche; lui, se livrant tout entier à sa profession, s'y adonnant avec une sorte de passion comme pour échapper à lui-même; elle, maîtresse impérieuse dans la maison, autoritaire et exigeante à la façon des natures vulgaires, soigneuse d'affirmer sa volonté en toute circonstance, sourdement, mais profondément jalouse d'Arlette, — jalouse pour sa fille, car elle la sentait d'une autre espèce que cette petite créature élégante et fine, d'une

irrésistible séduction; jalouse aussi du lien si fort qu'elle devinait entre le père et l'enfant orpheline. De plus, à chaque instant, ses instincts de domination s'exaspéraient devant l'indépendante vivacité d'Arlette dont l'originalité choquait toutes ses idées de femme positive, dépourvue du moindre atome d'imagination.

De là des chocs continuels, surtout en l'absence du docteur, entre la belle-mère et la belle-fille : l'une rude, agressive, facilement violente; l'autre, ombrageuse, tout de suite cabrée devant une volonté tyrannique qui la révoltait et qu'elle supportait impatiemment, toute frémissante, et seulement par tendresse pour son père. Toutefois, par une vraie grâce du ciel, Arlette ne souffrait, en somme, nullement de cette situation difficile. Il y avait, en effet, en elle, un fonds d'énergie native et d'élasticité, une intensité de vie, de jeunesse, de gaieté qui ne la laissaient jamais abattue sous les attaques malveillantes de sa belle-mère, qu'elle soutenait, résolue et hardie, comme un petit coq de combat.

Mais, son père disparu, que deviendrait-elle alors ? Et c'était là l'incessante crainte qui torturait le docteur Morvan depuis qu'il voyait devenir plus graves les symptômes de sa maladie de cœur. C'était la terrible angoisse de ses longues nuits sans sommeil, quand une des crises dont il gardait le secret l'obligeait à demeurer levé des heures afin que l'air pût mieux pénétrer dans sa pauvre poitrine haletante.

Et de nouveau, ce jour-là, il songeait à cet avenir menaçant, tandis que, d'un mouvement instinctif, il dirigeait son cheval sur la route déserte où s'entendait, très sonore, le roulement de la voiture. Mais Douarnenez se montrait, les maisons les plus proches profilant des silhouettes massives dans le brouillard que trouaient faiblement les lueurs jaillies çà et là des fenêtres aux volets ouverts encore.

Le docteur arrêta sa voiture devant la petite boutique basse de M^{lle} Malouzec, d'où s'échappait, à travers les vitres, une lumière pâle et tremblotante; et il entra.

— Eh ! c'est vous, Yves ? fit M^{lle} Malouzec, dont le visage s'éclaira d'un cordial sourire de bienvenue. Et elle posa son tricot pour serrer la main du docteur.

— Bonsoir, Catherine.

— Bonsoir; vous avez bien fait d'entrer. Mon frère sera content de vous voir. Il se plaignait de n'avoir pas reçu votre visite aujourd'hui.

— Est-ce que son rhumatisme le fait souffrir davantage ?

— Le brouillard lui est mauvais, et il s'ennuie d'être prisonnier au logis. Les journées pas-

ées sans sortir sont interminables pour lui. Mais, en définitive, il a plus besoin de l'ami que du médecin.

Elle parlait d'une voix sonore que l'accent breton rendait guttural un peu; et la boutique laissée aux soins de la petite servante, elle traversa le couloir qui amenait à la maison, conduisant le docteur vers son frère.

Celui-ci, qui somnolait, sa jambe malade allongée devant la flamme du foyer, tourna la tête à leur entrée.

— Morvan, mon vieil ami, je commençais à croire que vous oubliiez votre pauvre invalide, comme Arlette, d'ailleurs, qui n'a pas paru même une seconde.

— Arlette ne m'avait pas dit qu'elle viendrait. Elle n'aura pu sortir.

— Sans doute, elle aura été mise sous clef par son geôlier! gronda le capitaine, qui ne parvenait pas toujours à dissimuler son antipathie prononcée pour M^{me} Morvan.

Mais comme il était de cœur excellent et craignait d'avoir désobligé le docteur, il reprit aussitôt :

— Ah! çà, Morvan, votre diable de médecine n'arrivera donc jamais à me remettre sur pied, si elle ne me rend pas ma belle santé d'autrefois! J'enrage de rester ainsi transformé en impotent!

— Ah! mon ami, ne vous plaignez pas trop, vous qui n'avez pas charge d'âme, vous qui ne connaissez pas ce tourment de toutes les minutes, savoir que, d'un moment à l'autre, on peut manquer à des êtres qui ont absolument besoin de vous...

Ces mots étaient échappés au docteur. Il le regretta, sentant tomber sur lui le regard perspicace de M^{lle} Malouzec. Mais elle ne releva pas ses paroles. Elle était pour Yves Morvan une amie de trop vieille date pour ignorer qu'il prétendait porter seul les fardeaux qui pesaient sur lui. Et elle demanda seulement, afin de le distraire de sa pensée :

— N'est-ce pas bientôt, Yves, que se marie la cousine d'Arlette, M^{lle} Chausey? Il me semblait que votre fillette devait être demoiselle d'honneur?

— Oui, en effet, il avait été question de cela. Sa tante et ses cousines ont été charmantes pour elle durant leur séjour ici. Elles lui ont témoigné un intérêt que j'ai eu la naïveté de croire réel. Ses cousines lui ont même écrit. Mais vous connaissez ma petite sauvagerie. La correspondance n'est pas son fort. J'imagine que l'extrême naïveté de ses lettres aura un peu découragé ses brillantes cousines; et voilà bien six semaines que nous n'entendons plus parler d'elles. Que voulez-vous, les heureux n'ont guère le loisir de songer aux pauvres diables qui gagnent plus ou moins pénible-

ment leur pain de chaque jour. C'est dans l'ordre!

— Yves, prenez garde d'être injuste.

— Je vous assure, Catherine, qu'à cette heure, je serais ravi d'avoir la preuve de mon injustice, comme vous dites... Je m'étais pris à espérer que, peut-être, mon Arlette allait se trouver rapprochée de la famille de sa mère, sa seule famille, et que, dans la suite, elle pourrait trouver appui de ce côté... Un vrai rêve, enfin! Est-il possible que moi, à cette heure, je me prenne encore à rêver! Mon Dieu, c'est tout simplement risible. Avouez-le, Catherine.

— Pourquoi voulez-vous que je fasse une déclaration de ce genre? Grâce au ciel, je ne suis pas une créature de peu de foi et je ne désespérerai jamais de rien ni de personne. M^{me} Chausey m'a paru trop réellement bonne pour oublier Arlette.

— Espérons-le, conclut le docteur avec un sourire lassé.

Et, se détournant, il interrogea :

— Quelles nouvelles ce soir, Malouzec? Le courrier vient de vous arriver.

Le capitaine prit le journal de Quimper, posé près de lui, encore enserré dans sa bande d'adresse, et le déplia distraitement. Soudain son regard, errant sur les pages, s'arrêta si fixement sur l'une d'elles, que le docteur Morvan, surpris, interrogea :

— Qu'y a-t-il donc, Malouzec? Que voyez-vous?

— Une nouvelle qui ne m'étonnerait pas; mais, si elle est exacte, ce serait pour bien des gens ici une véritable catastrophe...

— Laquelle? Qu'avez-vous lu?

— Une dépêche concernant la banque Le Goanec.

— A quel propos, cette dépêche?

Un léger frémissement agita la voix d'Yves Morvan. Le capitaine semblait hésiter à répondre.

— Pour annoncer que Le Goanec aurait, ce matin, suspendu ses paiements et...

— Et?...

— Et serait en fuite!

— Mais c'est impossible! fit le docteur, redressant sa haute taille maigre comme pour ressaisir le souffle qui lui faisait défaut. C'est impossible! Une maison si sûre!

Le capitaine secoua la tête :

— Non, pas si sûre! Rappelez-vous les bruits qui ont couru sur sa solidité, il y a quelques mois déjà. Nous en avons causé ensemble!

— Oui, c'est vrai, nous en avons causé, répéta M. Morvan d'un ton si étrange que le capitaine, soudain bouleversé d'inquiétude, interrogea : — Morvan, est-ce que vous avez encore des capitaux chez Le Goanec?

— J'y avais tout ou presque tout ce qui constitue la mince fortune d'Arlette, ce qui lui revient de sa mère et ce que j'ai pu économiser pour elle... Vous entendez, tout !

L'accent du docteur était si poignant dans sa rudesse, que M. Malouzec fit instinctivement :

— Morvan, ne vous tourmentez pas ainsi à propos d'une nouvelle qui, après tout, pourrait bien être fausse ou du moins fort exagérée.

— Fausse ! Montrez-moi le journal.

Il lut les quelques lignes et rejeta le papier sur la table.

— Comment voulez-vous que je doute devant ces détails si précis. Probablement, j'ai en ce moment chez moi une dépêche qui m'apprend le désastre... A cette heure, Malouzec, mon enfant est aussi pauvre que la plus pauvre des gamines de Douarnenez. Vous comprenez, aussi pauvre !... Si je disparaissais demain, tout à l'heure, comme j'en suis menacé, elle n'aurait d'autres ressources que la charité de sa belle-mère... Et cela, mon Dieu, par ma faute !

— Par votre faute ? demanda M^{lle} Catherine, dont le visage s'était tout à coup creusé au point qu'elle semblait une très vieille femme.

— Oui, par ma faute. Malouzec m'avait, je m'en souviens maintenant, averti des bruits qui couraient sur la banque Le Goanec. Et moi, au lieu de me renseigner, d'agir, de me transformer s'il le fallait en homme d'affaires, je me suis laissé absorber stupidement par mes occupations de chaque jour. Je les ai faites aussi nombreuses que possible, toujours poursuivi par mon éternelle pensée, travailler à l'avenir d'Arlette que je voulais assurer, puisque mes autres enfants ont la fortune de leur mère... Et je n'arrive ainsi qu'à lui faire perdre le peu qu'elle possédait ! Quelle fatalité pèse donc sur moi ! Quelle malédiction !

Il s'arrêta, la voix brisée. Un des spasmes qu'il connaissait trop bien lui tordait le cœur, y éveillant une douleur aiguë. Et un silence lourd de pensées tomba dans la pièce, où les hautes flambées du foyer allumaient une lumière joyeuse. Le capitaine, consterné, songeait ; une émotion intense bouleversait son cœur d'ami dévoué.

Mais M^{lle} Catherine, elle, regardait le docteur silencieux, toujours debout, le visage contracté par une expression de souffrance qui l'effrayait. Elle eût mieux aimé l'entendre se plaindre, s'accuser, éclater en paroles amères ou violentes, que de le voir ainsi, sans un mot, enfermant en lui-même la blessure de ce nouveau coup. L'altération de ses traits était si grande, qu'une question s'échappa des lèvres de M^{lle} Malouzec :

— Yves, vous souffrez ?

— Oui, un peu... Ce n'est rien. Je me demande

s'il vaut mieux que je parte dès maintenant pour Quimper, afin de tâcher de savoir...

— Quoi ?... A cette heure-ci, vous ne saurez rien... De qui pourriez-vous avoir des renseignements précis ?... D'ailleurs, vous n'avez plus de train avant ce soir... Attendez à demain...

— Attendre ! Passer une soirée, puis une nuit, avec cette incertitude dans l'âme... Est-ce que je pourrai jamais ? Ah ! apprendre ce qu'il y a de vrai !... Je vais télégraphier à Quimper... Dans quelques heures, au moins, j'aurai une réponse... Je saurai...

Il reprenait encore le journal ; et, avec une avidité fiévreuse, relisait la dépêche qui précisait impitoyablement les détails de la catastrophe, la révélant déjà dans son entier, donnant des chiffres qui en accusaient l'étendue... A quoi bon s'obstiner à douter ? Le désastre était complet. S'il l'eût atteint lui seul, combien il lui eût paru plus aisé à supporter. Mais c'était son Arlette qui était frappée ; c'était pour elle que l'avenir menaçait d'être rude, comme il l'est sans merci pour les pauvres ; c'était elle, la chère et joyeuse petite créature, qui connaîtrait peut-être la gêne, la misère des conditions dépendantes, l'inquiétude du pain à gagner.

Tout cela, le docteur en eut en un instant la perception nette ; et une angoisse affreuse l'étreignit tout entier, tandis qu'une supplication désespérée sanglotait dans son cœur :

— Vivre, mon Dieu ! Vivre encore ! Vivre longtemps à cause d'elle !

La voix du capitaine s'éleva, enrouée par l'émotion :

— Morvan, mon vieux camarade, si je puis vous être bon à quelque chose, vous savez, n'est-ce pas, que je suis tout à vous et que vous me causerez une grande joie, une des plus grandes joies que je puisse encore éprouver, en usant de moi le plus que vous le pourrez... Catherine et moi, nous avons toujours considéré votre Arlette comme étant un peu à nous, et nous l'aimons comme notre enfant !

— Je le sais, mon ami, et je vous remercie de me le redire aujourd'hui ! Mais, en ce moment, vous êtes impuissant comme moi devant ce nouveau malheur, s'il est réel... Et il faut que j'aie m'en assurer. C'est une torture que cette incertitude !

Les deux hommes se rapprochèrent dans une étreinte profonde, sans que le capitaine ajoutât un mot, sûr que Morvan et lui se comprenaient, ayant foi l'un dans l'autre.

HENRI ARDEL.

(La suite au prochain numéro.)

JOURNAL DES DEMOISELLES

14, rue Drouot, 14

MODES — VISITES DANS LES MAGASINS. — EXPLICATION DES ANNEXES

MODES

Les longues pelisses sont toujours à la mode. C'est le vêtement par excellence pour les voyages, pour le soir, et les promenades matinales les jours de grand froid. La doublure de fourrure — ventre ou dos de petit gris, de préférence — semble tout indiquée pour le manteau essentiellement confortable. Cependant, certaines personnes âgées, redoutant le poids, toujours un peu lourd, de la fourrure, préfèrent une doublure en soie ouatée. Celle-ci n'a qu'un inconvénient : si elle est légère, elle est moins souple, maintient le vêtement plus raide, et le rend, par contre, moins gracieux, du moins pendant les premiers temps.

Le ventre de petit-gris est moins cher que le dos ; étant moins fourni, il est également plus léger... Pour les vêtements habillés, on double beaucoup en hermine, ou en imitation d'hermine. On voit même quelques collets, cols russes ou moscovites, en cette royale fourrure ; mais la cravate russe est plus jolie en castor, en astrakan, en mongolie, en skinoks ou en martre. Pour les enfants, on fait quelques boas en lièvre blanc, et pas mal de collets et de manchons en grèbe de Hollande, ou en castor du Texas.

Comme chaque année, à cette époque, à côté de la fourrure apparaît la plume et la fantaisie en tulle, en dentelle et en soie, aussi bien en colliers qu'en manchons, que les modistes chiffonnent, parfois, infiniment mieux que les couturières. On en trouve même de tout faits, à très bon compte, dans les grands magasins ou dans les maisons spéciales de fantaisies parisiennes, en velours du Nord, en satin, en peau de soie ou en soie brochée, avec barbe de dentelle et nœuds de ruban, qui ne manquent ni de charme ni d'élégance.

Les jabots, les blouses et les plastrons continuent à jouir d'une très grande vogue. On les rend plus ou moins riches, en les agrémentant davantage de dentelles et de fanfreluches. L'étoffe aussi, dans laquelle on les coupe, contribue à leur donner un cachet plus ou moins marqué d'élégance. La mousseline de soie, en cette occasion, continue à être la reine de toutes les étoffes.

Le boléro n'a pas dit son dernier mot. On en fait beaucoup d'indépendants, avec ou sans manches, que l'on peut, par conséquent, très aisément mettre sur toutes les robes ; je trouve ceci infiniment plus coquet que tous les petits châles ou pèlerines au crochet ou au tricot, possibles ou imaginables. C'est moins encombrant, d'abord, et cela laisse à la taille toute l'élégance de sa tournure. Les petits châles, comme tout ce qui se jette facilement sur les épaules, sont excellents en voyage, à la campagne, ou lorsqu'on est souffrante.

La soutache et la passementerie, surtout la passementerie ajourée imitant la broderie, joue un très grand rôle dans l'ornementation des vêtements ; ces derniers se partagent en collets, mantes, visites ou jaquettes. On fait toujours, des uns et des autres, en véritable astrakan ; mais, pour les personnes dont la bourse ne peut atteindre le prix élevé de cet objet de luxe, il y a de fort jolie imitation d'astrakan. On est même parvenu à en faire dans des conditions fort abordables quoiqu'en belle qualité. Le drap bouclé est aussi assez en faveur cette année. Mais l'inconvénient de ces tissus ou de cette fourrure est de

grossir considérablement. Je ne les conseillerai donc pas aux femmes un peu fortes. De plus, c'est extrêmement lourd et ce ne peut être porté que par un temps très froid.

En tissu des Pyrénées on fait, aussi bien pour enfants que pour femmes, de chauds et douilletts jupons, des mantes à capuchon ou non, des jaquettes, des capelines, des bérêts, des robes, des châles, des pèlerines, des écharpes et des coiffures dont la légèreté rivalise avec la chaleur.

Les ceintures qui sont très à la mode, sont aussi l'objet d'une vente assez considérable, et par conséquent le point de mire de l'imagination inventive de nos ouvrières parisiennes. On en crée vraiment de charmantes et peu coûteuses, en dehors des ceintures classiques, rondes, en ruban gros grain, en tissu de soie de fantaisie, rayé ou uni, à boucle et en satin ou en faille, fermée sous un chou de même étoffe.

Les tabliers, pour dames et jeunes filles, sont également, dans les menus détails de la toilette féminine, une des préoccupations de la mode moderne. Ces tabliers sont plus ou moins élégants, suivant l'usage auquel on les destine. Ils se font en belle cretonne, en toile de Vichy ou en satinette de Mulhouse, simplement ornés d'un petit volant froncé, d'une mignonnelle ou d'une petite dentelle au crochet, quand ce sont des tabliers du matin, dont le but est de préserver les robes de chambre de la poussière des étagères, ou des taches que peut occasionner l'arrangement des fleurs dans les vases ou dans les coupes. Je devrais ajouter à ces occupations, spéciales à la maîtresse de la maison, le nettoyage des lampes. Oui, ne vous en déplaise, mesdames, les lampes ne devraient jamais être confiées à d'autres mains qu'aux vôtres. Rien n'est plus facile à faire, et cependant rien n'est plus rare à rencontrer bien fait, précisément parce que ça n'est qu'une simple question de soin. Donc, nettoyez vous-mêmes vos lampes, le matin ; et vous aurez beaucoup plus rarement le désagrément de les voir filer et, par contre, salir vos plafonds et empestier votre appartement d'une odeur nauséabonde. Ça n'est pas très long à faire chaque jour ; il ne s'agit en somme, pour cela, que d'avoir un peu d'organisation et d'ordre dans son travail.

Les tabliers d'après-midi, pour le thé ou les travaux manuels, sont plus élégants. Ils se font en soie, en batiste ou en jolie fantaisie, et très ornés de dentelles, voire même de rubans. Tous sont à bavettes, à bretelles et agrémentés de deux jolies petites poches froncées.

Les tabliers que portent les femmes qui s'occupent d'œuvres pies, et vont dans les hôpitaux ou les asiles soigner les malades, les pauvres et les vieillards, se font de préférence en toile.

Tous ces différents genres de tabliers fourniront aux femmes industrieuses une ample occasion d'utiliser les ressources de leur imagination et l'habileté de leurs doigts de fée.

Rien de bien nouveau à signaler dans la lingerie jusqu'à présent. Du reste, il faut laisser quelque chose pour mon prochain courrier, celui-ci menaçant déjà d'empiéter un peu sur la place de mes voisines.

MARIE-BERTHE.

NOVEMBRE 1894.

JOURNAL DES DEMOISELLES (N° 11).

Le 10^e Album de l'édition hebdomadaire (*blanche*) paru le 20 Octobre contient les travaux suivants : Corbeille triangulaire vide-poches. — Cache-serviette pour porte-serviette. — Toilette en granité garnie d'entre-deux et de dentelle au crochet. — Sac à éventail. — Coin de mouchoir, feuille de chêne applique de linon sur tulle. — Pochette à ouvrage. — Dessus de dressoir, salle à manger, en toile à carreaux rouges, broderie fantaisie. — Sac de voyage. — Pelote en forme de cœur. — Métronome porte-montre et porte-bijou.

VISITES DANS LES MAGASINS

Mesdemoiselles, nous voulions vous décrire quelques jolies toilettes vues dans les salons de M^{lle} Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, mais comme nous ne serions pas aussi *éloquente* que la gravure coloriée qui paraît dans ce numéro, nous nous en abstenons. Les costumes que cette gravure coloriée représente ont été créés exprès pour vous par cette habile couturière qui cherche sans cesse des façons nouvelles, plaisantes et gracieuses, s'harmonisant avec votre jeunesse; aux mamans, nous dirons que, pour elles, M^{lle} Thirion invente de fort jolies façons, les formes de pardessus sont élégantes et comme il faut.

Voulez-vous me suivre, aimables lectrices, 40, rue de la Paix, à la Scabieuse? Nous y verrons la mode dans sa plus gracieuse et sa plus élégante expression. Cette maison, spécialité d'étoffes de deuil, mérite la réputation que les Parisiennes lui ont faite, car non seulement toutes ses étoffes y sont de premier choix et d'un usage excellent, mais ses robes et ses pardessus y sont d'une distinction élégante qui dénote une maison de premier ordre. Les tissus de grand deuil dont nous vous avons donné la nomenclature dans les visites d'octobre, sont de qualité parfaite et d'un noir superbe, ceux pour deuil moins austère sont aussi fort beaux, et pour le demi-deuil, il y en a, avec la chaîne en soie, dont les dispositions inédites et les dessins originaux plaisent infiniment. Les soieries, avec leurs superbes dessins, se prêtent aux plus riches façons. Les tissus pour manteaux sont magnifiques. Les fantaisies s'y trouvent nombreuses, fonds noir, violet, gris, piqués de gentilles fleurettes ou de dessins coquets. Puis viennent les confortables tissus de laine pour robe de chambre. L'on trouve, à la Scabieuse, quantité de jolis objets en dentelle, gaze de soie, crêpe de Chine, broderie de jais qui égayeront et qui donneront de la grâce et de l'élégance au simple corsage. La jaquette est un des triomphes de la Scabieuse, la coupe en est bien gracieuse; cambrée à souhait, elle fait valoir la taille; cependant les collets avec fourrure, avec plumes, brodés ou couverts de riches passementeries enjolivées de jais tiennent le succès; les manches démesurément grandes de nos corsages y contribuent un peu. Toutes nos façons sont interprétées par la Scabieuse avec une entente parfaite de la mode. — Envoi franco d'échantillons. Tout achat au-dessus de 25 fr. est expédié franco.

C'est un conseil concernant aussi bien la coquetterie que l'hygiène que nous donnons aux mamans et aux jeunes femmes, en leur disant qu'il faut que le corset soit fait sur leurs mesures et non acheté tout fait dans un magasin, celui-ci fût-il très renommé. Le corset peut être malfaisant à la taille, si les ressorts et les baleines ne sont pas placés avec entente; puis, quel que soit le talent de la couturière, elle n'arrivera pas à vous habiller gracieusement. Le corset doit être fait en vue de la taille qu'il doit prendre, et donnera à celle-ci de la sveltesse, à celle-là de l'embonpoint. Effacer les hanches,

arrondir le tour de la taille, soutenir sans pression fatigante, laisser les mouvements gracieux et souples, tout ceci se trouve dans le corset-cuirasse de M^{lle} Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français. En coutil de soie, il est d'une charmante élégance, agréable au porté, léger et souple tout à la fois. En ce nouveau coutil-batiste, nous le désignons aux jeunes femmes, pour son confort. Ces différents tissus se trouvent dans toutes les couleurs à la mode, claires ou foncées. M^{lle} Guelle est une très habile faiseuse que les médecins eux-mêmes recommandent pour les inventions et les perfectionnements qu'elle a su apporter aux corsels, en vue de la santé; et la coquetterie n'y perd rien, elle y gagne, au contraire, croyez-le bien, mesdames.

La maison de tapisseries et travaux de fantaisie de M^{lle} Cuchet, 23, faubourg Poissonnière, qui nous a fourni les modèles de la grande feuille de travaux, illustrée de leurs jolis croquis, que ce numéro contient, se recommande par les inventions pratiques et les nouveautés qu'elle ne cesse de créer pour la grande satisfaction des travailleuses. Très jolis sont ces charmants ouvrages que vous pourrez facilement exécuter.

Nous avons à vous signaler, comme dernière nouveauté, les petits rubans gaufrés, à 20 c. le mètre, qui s'emploient pour faire les fleurs d'une broderie; feuillage et tiges se font avec la soie. L'on forme les pétales d'une fleur, en cousant les rubans les uns à côté des autres, et le relief qu'ils donnent est du meilleur effet; ces rubans se font dans toutes les couleurs, moins le vert.

A vous signaler aussi pour faire le point de Hongrie, si en faveur, la soie de Flandre, une sorte de fil brillant aussi joli que la soie et moins chère. Cette soie de Flandre fait fort bien pour les fonds de tapisserie, sa solidité est grande; de plus, elle défie les mites, ces ennemis de nos tapisseries.

M^{lle} Cuchet a une fort jolie collection de points de Hongrie pour banquette, tapis, coussin, siège de fantaisie, que nous recommandons aux amateurs de ce genre de broderie, et une diversité de travaux qui fait grand honneur à son imagination.

A recommander, toujours pour la perfection de son travail, la Teinturerie Européenne, 26, boulevard Poissonnière. Couleurs fines parfaitement réussies, et le noir superbe. Soieries de toutes sortes, gaze et crêpe de Chine, velours et damas sont teints on ne peut mieux et dans les couleurs à la mode. Se rappeler que cette maison teint, sans que l'on soit obligé de les découdre, robes, collets et pardessus; très heureux perfectionnement qui apporte dans le budget féminin une réelle économie.

Nous dirons aussi que les tentures d'appartement sont l'objet de soins particuliers, qu'elles soient à teindre ou à nettoyer, qu'elles reprennent l'aspect du neuf et qu'elles feront encore honneur.

La maison se charge de remettre à neuf et de nettoyer

les uniformes de collégien, les paletots et tous les effets masculins.

Que de belles et artistiques tapisseries nous avons vues chez M^{me} Lebel-Delalande, 348, rue Saint-Honoré! Tous les styles y sont si bien interprétés, que l'on ne sait auquel donner la préférence. La mode se charge de nous tirer d'embarras, en donnant la vogue aux styles Louis XV et Louis XVI.

Voici une collection de coussins, de tabourets, d'*X*, de tapis dont les dessins charmants ont été copiés sur d'anciennes étoffes; des fauteuils et des chaises, reproductions de ravissantes tapisseries de l'époque; des paravents, en dehors du banal, dont les dessins s'adressent à l'ameublement de fantaisie comme à celui de style. Si nous regardons les travaux de fantaisie, tellement nombreux que leur nomenclature nous entraînerait au-delà des limites qui nous sont prescrites, nous retrouvons dans l'arrangement et la composition le même goût fin, la même entente des couleurs, que l'ouvrage soit de style ou de fantaisie.

La broderie, à fils tirés sur satin et velours, est toujours en faveur, fleurs et bouquets délicatement ombrés; le style Henri II, à personnages, est toujours le préféré pour la salle à manger, la bibliothèque, le cabinet de travail. Nous nous en sommes aperçu, en voyant les très beaux modèles exécutés pour la comtesse de V. par la maison Lebel.

L'Eau du docteur Pierre est l'un des meilleurs, pourquoi ne pas dire est le meilleur dentifrice dont on puisse faire usage? D'une hygiène excellente, pour empêcher la carie, ou pour l'arrêter, si une dent a été endommagée par elle, pour entretenir la blancheur de l'émail, pour raffermir les gencives; de plus, elle est agréable et laisse à la bouche une délicieuse impression de fraîcheur.

M. Grandclément, pharmacien à Orgelet (Jura), a composé une Pommade philocôme veloutée qui guérit les maladies du cuir chevelu en détruisant les pellicules et en arrêtant les démangeaisons, deux causes de la chute des cheveux. Cette pommade arrête donc leur chute, la prévient même, les fait abondamment repousser et leur donne de la souplesse. Cette pommade empêche la décoloration des cheveux chez les personnes qui entrent dans l'âge mûr; et, à tous les âges, elle est d'une excellente hygiène.

Prix : 2 fr., franco contre timbres ou mandat-poste de préférence. Adresser les demandes à l'adresse donnée. Refuser tout pot qui ne serait pas revêtu de la signature Grandclément.

C. L.

TISSUS D'AUTOMNE ET D'HIVER. — NOUVEAUTÉS

Les collections des échantillons des nouveaux tissus nous ont été envoyées par MM. Roullier, fabricants, rue du Quatre-Septembre, 27; c'est à eux que l'on s'adressera directement, si l'on veut en prendre connaissance.

Tissus unis : toutes les couleurs, et toutes les nuances de toutes les couleurs « en cachemire velouté »; c'est une nouvelle fabrication qui enlève au cachemire son aspect un peu terne et lui donne l'apparence du drap; largeur, 1 m. 20; prix, 6 fr. 75; cette qualité de cachemire brave impunément la pluie. Il en est de même du « nouveau drap », qui coûte 7 fr. 25 le mètre en 1 m. 30 de largeur, et du « Natté Montagnard » à 7 fr. 50 en 1 m. 30 de largeur; suivant leurs teintes, foncées ou claires, ces tissus composeront de solides robes de fatigue ou de jolies robes de demi-parure. Le « Retors Mat » est une très nouvelle et jolie robe de laine, à la fois souple et ferme, que la pluie

ne saurait tacher : 6 fr. 50 le mètre en 1 m. 20 de largeur. Autre étoffe très jolie, très avantageuse, la « serge nouvelle » à 4 fr. 75 le m. en 1 m. 30. Le « drap satin soleil » est à côtes horizontales ton sur ton; c'est un beau tissu épais qui, en 1 m. 25/1 m. 30, coûte 7 fr. 50 le m. La « cheviotte sibérienne » (même largeur et prix que le drap satin soleil), duvetée, chaude, souple, est par conséquent un excellent tissu d'hiver.

Les tissus spéciaux pour costumes tailleur sont le « drap whip-cord » et le « Corckscrew », à 8 fr. 75 en 1 m. 30 de largeur; toutes les jolies couleurs de ces tissus sont naturelles, la teinture ne les a pas transformées et quelquefois en les endommageant. Il en est de même de la « bure naturelle » à 7 fr. 25 en 1 m. 35. Le « Covercoat », également non teint, coûte 9 fr. 75 le m. en 1 m. 30. La « cheviotte glacée » est, un peu plus que les précédents tissus, une étoffe de fantaisie, à côtes diagonales, avec de jolis effets soyeux; son prix, en 1 m. 20, est de 6 fr. 25 le mètre. Le « Crépé-jardinière » (plusieurs tons chinés) coûte 6 fr. 25 en 1 m. 30. Le « façonné broché », en 1 m. 30 à 5 fr. 75, a des effets moirés très inédits. Le « Matelassé Ségoa », à 6 fr. le mètre en 1 m. 30, est très nouveau aussi. Très nouveau et très joli « l'armure chaîne » à 6 fr. 25 en 1 m. 30, ainsi que le travers ombré (très joli) à 7 fr. 25 en 1 m. 30.

Pour les enfants, les fillettes, pour des corsages-blouses de jeunes filles et de dames, la « popeline écossaise », à filets de soie, dont le prix est de 6 fr. 75 en 1 m. 40. Pour robes et manteaux d'enfants, « l'écossais cheviotte » à 6 fr. 25 en 1 m. 40.

Tous les tissus noirs et tous les tissus de laine existent chez MM. Roullier, depuis le cachemire noir, pour robes de deuil, à 5 fr. 25 en 1 m. 20, jusqu'aux brochés pointillés, semés d'amandes en soie, à 8 fr. 50 et 8 fr. 90 en 1 m. 20, jusqu'au « Natté » à 4 fr. 90, à la « Bure O'Connell » à 4 fr. 75, et enfin au « Broché épinglé » en soie à 14 fr. le mètre en 1 m. 30. L'« Engrèlure » (lainage blanc) coûte, 6 fr. 75 le mètre en 1 m. 40. Tout à fait joli tissu pour robes de jeunes filles et de fillettes.

CHAUFFAGE PAR CIRCULATION D'AIR POÊLES, CHEMINÉES ET CALORIFÈRES TUBULAIRES À FEU CONTINU

AUGUSTE BESSON, Fabricant, 27, rue Rennequin
Magasin de vente : 35, boulevard des Capucines

Le POÊLE TUBULAIRE BESSON se distingue complètement des appareils de chauffage ordinaire; c'est surtout par la circulation d'air chaud qu'il transmet la presque totalité de la chaleur produite par le foyer.

A dimensions égales, le POÊLE TUBULAIRE BESSON présente une surface de chauffe plus que double des autres et par suite, à dépense égale de combustible, fournit une chaleur bien supérieure et un air absolument inaltéré ne dégageant ni acide carbonique ni oxyde de carbone.

L'économie réalisée sur le combustible, en cinq mois de chauffage constant à l'aide de son système, équivaut au prix de l'appareil.

Les prix varient de 100 à 150 francs, selon la grandeur et la décoration artistique.

S'adresser au magasin de vente, 35, boulevard des Capucines. — Envoi, sur demande affranchie, du catalogue illustré, projets et devis.

Aux personnes délicates et qui ne peuvent supporter l'huile de foie de morue, nous recommandons le Vin de

Vivien dont le goût de vin de dessert masque si heureusement la saveur des principes extraits du foie de morue; les plus difficiles le prennent avec plaisir.

La *Vin de Vivien* se trouve dans les principales pharmacies. — Pour tous les renseignements, s'adresser chez Vivien, 126, rue Lafayette, à Paris.

* *

Mesdemoiselles, voici l'adresse d'une très bonne couturière qui vous habillera particulièrement bien, avec élégance et avec simplicité. M^{me} Coussinet-Piret, 43, rue Richer, est une couturière de beaucoup de goût; ses prix sont abordables, même pour la bourse d'une jeune fille. La coupe des corsages est parfaite; les manches, dans lesquelles consiste la nouveauté du corsage, sont, ainsi que la mode l'exige, d'un développement excessif, mais mitigé par des pincements de l'étoffe, par des plis ou des bouil-

lonnés qui font le meilleur effet. Beaucoup d'ingéniosité dans la disposition des garnitures. Les jeunes femmes et les dames d'un certain âge seront satisfaites de l'harmonie que M^{me} Coussinet-Piret sait mettre entre la toilette et la personne que cette toilette doit parer. Très jolis collets jaquettes chic et pardessus confortables s'adressent à tous les âges. Ouvrage très soigné.

* *

Toutes les personnes, et elles sont légion, qui ont été réconfortés par l'*Alcool de Menthe de Riegles* applaudissent de grand cœur à l'éclatant succès que vient encore de remporter cet énergique cordial: Grand prix à l'Exposition de Lyon; médaille d'or à l'Exposition d'Anvers. Ce tonique, répétons-le, agit puissamment sur la circulation du sang, sur les fonctions de l'estomac et sa réputation comme dentifrice est universelle.

EXPLICATION DES ANNEXES

GRAVURE DE MODES n° 5014

Toilettes et modes de M^{me} Thirion
Boulevard Saint-Michel, 47

Costumes d'enfants de M^{me} Taskin, rue Ménars, 2

PREMIÈRE FIGURE. — Costume de drap bleu; jupe boutonnée de côté. Corsage-veste, ouvert sur une chemisette en mousseline de soie crème; revers à bord de drap de velours; manche à poignet évasé avec petite manche intérieure en mousseline de soie crème, froncée au poignet. — Capote de dentelle d'or chenillée, avec touffe de coques de ruban.

DEUXIÈME FIGURE. — Robe en soie brochée, légèrement ouverte sur un plastron uni, bordée de chaque côté d'une guipure disposée en revers, à grandes dents, s'élargissant sur les épaules et formant, dans le dos, une seule pointe au milieu; longues quilles d'entre-deux de guipure sur transparent tombant sur la jupe, et arrêtées sur l'ourlet par un nœud; manche plate, avec gros bouffant séparé. — Toque de velours drapé, avec aigrette de violettes de Parme.

TROISIÈME FIGURE. — Collet long, en drap beige foncé orné de petites appliques de velours marron; dents découpées au collet, au double collet et au col rabattu (1). — Chapeau plat en feutre, avec petit bord de velours; draperie de surah et touffe de plumes.

QUATRIÈME FIGURE. — Drap gris à gros plis devant; manche-pelerine, ronde dans le dos, bordée d'une petite bande de fourrure; un second collet, formant rabat devant, est orné d'un motif d'appliques de velours gris fer et bordé d'un galon serpenté façonné; manche bouffante à poignet plat, avec bracelet de fourrure (2).

CINQUIÈME FIGURE. — Costume de fillette en tissu à carreaux, garni de petits volants de moire blanche; guimpe plissée à gros plis, entrant dans le corsage froncé décolleté en V et bordé de deux petits volants de moire; ceinture de moire; manche bouffante à poignet plat, et jockey-pelerine bordée de deux volants de moire blanche.

SIXIÈME FIGURE. — Mantelet-visite en velours du Nord, avec bretelles en passementerie; un second rang de passementerie posé pied à pied avec le premier sur l'épaule, tourne devant et derrière, simulant empiècement; pluie de jais tombant jusqu'au dessous de la taille; col Médicis, doublé d'un collier de fourrures de plumes qui borde l'ouverture sur la poitrine (patron découpé joint à ce numéro). Voir ce modèle de dos, page 3 de l'Album. — Capote ornée de coquelicots, avec petites aigrettes.

SEPTIÈME FIGURE. — Toilette en diagonale grise. La jupe, à plis sur les côtés, est ornée d'un lé étroit de bengaline brochée qui fait le pli du milieu dans le groupe de trois plis sur le côté gauche. Corsage plat, orné de bretelles posées à plat, faites d'un pli de bengaline et un de diagonale; manche très bouffante; épaulette de ruban,

(1 et 2) Les abonnées aux éditions hebdomadaire et bimensuelle verte recevront ces patrons les 10 et 16 novembre.

terminée aux deux extrémités par un nœud; nœud au col, fermé derrière. — Chapeau de feutre gris, orné de coques de dentelle, doublé de velours gros vert, et plumes noires.

MODÈLE COLORIÉ

NAPPERON, en toile à carreaux brodée de roues en coton bleu et soie lavable mais; bord en broderie moldave; tout autour du napperon, dentelle du Puy rebrodée d'un point tige en coton bleu et de petites roues en soie mais.

Les quatre dessous de comptoirs et de carafes sont donnés dans les albums de novembre et de décembre.

Matériaux voulus pour le napperon et quatre dessous: 1 mètre de toile à carreaux bleus: 0 fr. 85;

1 pelote coton D. M. C.: 0 fr. 80;

1 écheveau cordonnet jaune d'or, soie lavable: 1 fr. 35.

MUSIQUE

Regrets! mélodie, par M^{me} Wild.

ONZIÈME ALBUM DE TRAVAUX

Dessus de clavier, broderie Richelieu sur drap. — Porte-menu papillon. — Costume de jeune fille. — Costume de petit garçon. — Toilette en drap zibeline. — Jaquette pour jeune fille. — Tablier à thé. — Dos confection (patron découpé). — L S M. — Deux dessous de comptoir. — Garniture. — Serviette de baby. — Angle, broderie et feston. — Mouchoir avec petite applique sout levée. — B S. — Petit tapis, drap perforé. — P S, point de croix. — G D avec couronne, point de croix. — Chemise. — Eugénie. — F L. — Deux écrans chinois. — Robe de baptême. — Capote de baby. — Napperon. — E D. — Garniture. — Enveloppe à linge. — A E, point de croix. — Léontine. — Garniture.

PLANCHE DE TRAVAUX D'ÉTRENNES

Modèle de M^{me} Cuchet, rue du Faubourg-Poissonnière, 25

Panoplie porte-cigares. — Thermomètre. — Vide-poche éventail. — Pelote-soleil. — Corbeille à jetons. — Portemonnaie écusson. — Coussin, gerbe de chrysanthèmes. — Corbeille à ouvrage. — Couvre-théière. — Pochette violon. — Encrier. — Porte-journal. — Poche à œufs. — Bânetier. — Puits porte-montre. — Porte-papier à cigarettes.

AVIS

Quelques-unes de nos abonnées nous ont demandé des renseignements complémentaires pour le montage de notre bel abat-jour plissé. Il faut le découper en haut et en bas sur le trait qui fait dent; puis plisser les deux moitiés en faisant alternativement un pli dans un sens et un dans l'autre, au lieu de la dent, à la pointe. Réunir ensuite ces deux moitiés, en collant le côté B coupé au ras de la couleur, sur la marge A. Lorsque le collage est bien sec, rectifier les plis dans les coutures, et tenant l'abat-jour entièrement plissé, ne formant plus qu'une petite bande, percer de part en part les deux trous indiqués dans le haut, pour passer une petite cordelière au moyen de laquelle on le maintient à la largeur nécessaire.

Paris. — Alean-Levy, imprimeur breveté, 24, rue Chauvart.

Les Deux Batailles

I

PREMIÈRE BATAILLE. PERDUE?... GAGNÉE?...

Marthe Aubert à Andrée d'Avret.

« Paris, le 22 février 189..

« Ma bonne chérie,



E crois pas que j'aie oublié ce que nous avons dit si souvent et répété encore cet automne, dans nos longues promenades à travers bois. Tu as bien raison, chérie ! le devoir des âmes d'élite est de se dévouer à l'humanité, en général, plutôt qu'à un être seul, ce qui ressemble à de l'égoïsme.

« Cependant, chérie, il m'est venu quelques doutes. Je vais t'expliquer : Puisqu'un *prochain* vaut l'autre, pourquoi le choisir?... Mais aussi pourquoi le repousser?... Il me semble que, pourvu qu'on fasse le bonheur de quelqu'un, le devoir est sauf !..

« Or, il s'est trouvé justement que mon cousin Pierre Vilher, du 14^e hussards, en garnison à Bois-sur-Cher, m'a déclaré qu'il serait extraordinairement malheureux toute sa vie si je refusais de l'épouser. Tu penses si j'ai été perplexe !

« J'ai fait une belle résistance, lui expliquant toutes nos théories sur l'égoïsme à deux... la nécessité d'élargir son cœur à la mesure de toutes les souffrances, au lieu de le rétrécir au cercle si restreint du foyer... de la famille, etc., etc., etc...

« Mais lui ! — ne t'indigne pas, c'est un hussard, tu sais ! — il s'est mis à rire et m'a dit que l'humanité ne s'en porterait ni mieux ni plus mal si je refusais de l'épouser, et qu'elle ne m'en saurait aucun gré.

« J'ai trouvé qu'il avait... tort, certainement !

mais un peu raison aussi... Alors, j'ai dit oui... Nous nous marions le 5 du mois prochain.

« Tu sais, Pierre est un mari très sérieux ; il a trente-quatre ans et vient de passer capitaine. Depuis deux mois déjà, nous sommes fiancés et je n'osais pas te l'écrire, tu comprends ? à cause de la déception que je te préparais. Et même, chérie, je dois te dire : Il y a bien longtemps que je m'étais aperçue que Pierre... et moi... aussi... Seulement, voilà ! comme il n'a pas de fortune, il avait peur que papa ne refusât et attendait son grade de capitaine pour faire sa demande. Il ne m'avait rien dit ! Mais on devine ! Alors, moi, pour gagner du temps, j'ai mis en avant mes idées sur... le dévouement à tous, etc., etc... Au fond, je sentais bien tout le temps, que je suis, hélas ! de l'étoffe des égoïstes à deux ! et qu'au premier mot de Pierre...

« C'est Monseigneur de Cerigo qui officiera !... Et j'aurai un voile de point d'Alençon !... Papa a été si bon ! si généreux ! Il est très content !...

« Je n'ose pas te demander de quitter Cannes si tôt pour être ma demoiselle d'honneur. Paris est encore si frileux en mars et toi, chérie, tu aimes tant le soleil ! Mais promets-moi que tu ne laisseras pas passer l'année sans venir me voir à Bois-sur-Cher. Pierre, à qui j'ai si souvent parlé de toi, désire énormément te connaître. Tu sais, il n'est pas du tout *snob* ! c'est un bon hussard français !

« Il a aussi un grand ami, Roger d'Orbe, un diplomate tout ce qu'il y a de plus chic et de plus sérieux, qui m'intimide beaucoup ; il sera le témoin de Pierre. Celui-ci prétend que son ami est la « huitième merveille » ; moi, je soutiens que c'est toi !

« Cette huitième merveille se promène actuellement sur ton littoral, à proximité de l'escadre et des officiers de marine. Comme il est de ton monde et que les merveilles se rencontrent plus fréquemment que les montagnes, il n'est pas impossible que tu le voies.

« Ne me tiens pas rigueur, chérie ; tu sais avec quelle tendresse je t'aime !

« Ton amie,

« MARTHE. »

Andrée d'Avret posa lentement la lettre de son amie ; puis avec une jolie moue, moitié indulgente, moitié déconfite, elle tourna distraitement sa cuillère d'argent dans sa tasse de thé.

— « Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! » dit-elle en se redressant avec assurance... Et puis, il y a Gladys !

Andrée d'Avret aimait beaucoup sa petite amie Marthe Aubert; elles s'étaient connues à Cannes, quatre ans auparavant. Andrée, à cette époque, subissait l'étreinte d'un cruel chagrin — la mort de son père — qui la laissait seule à dix-huit ans, sous le chaperonnage d'une tante dont la vie semblait être une course au plaisir. Marthe s'était montrée pleine de cœur et de délicatesse; de là datait entre elles une amitié solide.

Fille d'un attaché militaire très haut gradé, Andrée avait longtemps vécu à l'étranger et surtout en Angleterre; mais elle avait vu ce qu'on appelle le monde dans toutes les capitales de l'Europe; aussi n'avait-elle plus pour lui ni enthousiasme, ni curiosité. Très entourée à cause de son père, très admirée pour son compte personnel, Andrée appréciait à leur juste valeur le tribut d'hommages et les sourires qu'elle récoltait dans les salons. Trois fois déjà, elle avait vu s'évanouir des projets de mariage au seul énoncé de la très mince fortune — six mille francs de rentes — qui constituerait tout son avoir. Sachant cela, elle ne se pressait pas de s'émouvoir et tâchait, au contraire, d'établir ses sentiments — en ce qui concernait les prétendants — sur une base d'indifférence hautaine. En cela elle était fortement secondée par une jeune amie anglaise, Gladys Morton.

A elles deux, elles avaient découvert ceci :

La vie est trop banale telle que les mœurs l'ont faite. Le seul souci des jeunes filles, dès qu'elles sont sorties de page, est de se pourvoir d'un mari; hors de là, point de salut! Qu'on se marie, bien! elles y consentaient! Mais n'y avait-il pas autre chose?... La famille n'est qu'un égoïsme à plusieurs... Elles deux, du moins, essaieraient de s'en passer pour se dévouer à tous... S'imaginant très sincèrement que tout ce qu'elles retrancheraient de leur propre bonheur serait mis en réserve pour celui de l'humanité... féminine, bien entendu, sans se douter qu'il est des bonheurs qu'on ne peut substituer. Il y avait naturellement moins d'expérience que de bonne volonté dans la théorie de nos deux philanthropes.

Une fois le fameux programme arrêté, elles cherchèrent des adeptes. Andrée recruta Marthe, qui adopta ce programme... provisoirement, sous toute réserve! ainsi que nous l'avons vu.

II

Or, on était à la fin du Carnaval; il y avait, ce jour-là, bataille de fleurs sur la Croizettes.

Invitée par lady Morton, avec toute une colonie de jeunes filles, Andrée devait prendre part à la bataille, des hauteurs d'un mail loué pour la circonstance.

A deux heures, tout le monde était à son poste. Le mail était vraiment joli à voir : douze jeunes filles pareilles, robes de serge blanche, chapeau matelot, égayé d'une grappe de poivrier, et des monceaux de fleurs dans trois corbeilles.

Sous la gaité brillante d'un soleil méditerranéen, Andrée portait d'un cœur léger sa déception matinale. Il était trois heures, la fête battait son plein et, d'un bout à l'autre de la Croizettes s'envolaient, sous la brise, les projectiles parfumés.

Le mail — suivi d'un landau, d'où les parents envoyaient sans conviction quelques poignées d'anémones — attirait, comme on peut croire, l'attention et la mitraille. C'était un bombardement formidable et continu, auquel la garnison des blanches amazones répondait de son mieux. Les munitions commençaient à manquer; on se grisait de grand air et de mouvement... Cependant, la circulation s'attardait; bloqué par le flot des voitures, le mail stationna.

Debout sur la première marche de l'un de ces escaliers qui, de la promenade en terrasse, descendent à la plage, lorgnette en main, interrogeant la mer dans la direction d'Antibes, un personnage, fort indifférent aux averses de fleurs qui passaient sur sa tête, semblait intéressé par le seul point que suivait sa lorgnette; or ce point était un canot à vapeur, détaché de l'escadre, lequel canot s'avancait vers le port de Cannes.

Lasses de vingt minutes d'immobilité, les jeunes filles avisèrent cet impertinent, qui se permettait de ne pas allumer sa gaieté à la folie générale. Il s'agissait de le bombarder ferme pour lui communiquer des sentiments à l'unisson.

Deux ou trois assaillantes, négligemment d'abord, lancèrent des volées de mimosas... Mais lui, insensible à la mitraille, que d'ailleurs il recevait de dos, faisait avec la main des signaux d'appel au canot à vapeur.

Exaspérées par ce dédain, toutes s'escrimèrent de plus belle. Et l'on vida tous les paniers, sans obtenir une riposte, ni même un regard de l'adversaire!

Cela devenait humiliant! Quoi!... Pas même une violette! Alors que venait-il donc faire sur la Croizettes, un pareil jour, ce monsieur si paisible et si sage?... C'était peut-être un officier de l'escadre?... Oh! non, il portait avec trop d'élégance ses vêtements civils...

Et l'on jura, coûte que coûte, de le forcer à se retourner. Il fallait l'assaillir, sans trêve ni

merci, jusqu'à ce qu'il devint hostile... On verrait bien!...

Les corbeilles étant vides, on fit arme de tout : grappes de chapeau, bouquets de corsage.

— Attention ! cria Gladys Morton ; il s'agit de bien viser : ce sont nos dernières cartouches !... Pan !...

Et son bouquet d'œillets va s'abattre sur le tricorne d'un gendarme !...

Et ce fut sur le mail une clameur moqueuse...

Andrée se lève, change de place, détache de sa ceinture une touffe de violettes, assure sa main, attaque de profil... et, crac !... d'un coup sec, envoie de toute sa force.

— Bravo ! ! !...

Et ce fut sur le mail, en délire, des applaudissements fougueux.

Souffleté net par le bouquet, l'ennemi se retourne, souriant et courtois !... Qu'allait-il faire ?

Il y eut sur le mail une seconde d'anxiété.

Enfin, détachant de sa boutonnière une rose unique, il choisit son adversaire, visa longtemps, sans se presser, puis mollement, sans effort, mais de main de maître, il envoya la rose... et salua, plein d'ironie.

Andrée fut atteinte, très doucement à la joue, effleurée presque au coin de la lèvre...

Lancer ainsi la rose, c'était payer un soufflet d'une caresse.

Andrée rougit un peu : vexée, ou satisfaite ?...

A ce moment, les voitures se remirent à circuler, et l'adversaire se perdit dans la foule.

Était-ce bataille perdue... ou gagnée ?... Personne n'aurait su dire.

Le soir même, une sauterie, sans prétention, réunissait, chez lady Morton, les invitées du mail et quelques autres. Sans cérémonie, on devait garder le costume du jour, la robe de serge montante éclairée d'autant de fleurs qu'on en pourrait trouver en dévalisant le jardin et même les vases du salon, — car un pareil jour les fleuristes sont à sec, — Andrée se para d'une seule rose ; non celle de l'ennemi, qui se mourait dans sa boîte à gants, mais d'une autre pareille !

Lady Morton chargea son frère de lui amener autant de danseurs *pratiquants* qu'il en pourrait récolter. Elle avait horreur des jeunes qui font tapisserie ! Pour bien marquer que ce n'était qu'une sauterie improvisée, on ne devait danser que de dix heures à minuit.

JOURNAL D'ANDRÉE

Cannes, 23 février 189 .

Je sais quel est mon lanceur de roses ! C'est la « huitième merveille » en personne ! Si

Marthe savait cela, elle voyagerait, à tête perdue, dans un roman d'aventures, dont je serais l'héroïne. Il n'y a pas de quoi, vraiment !

Hier au soir, les présentations faites, on s'est mis à danser beaucoup, à causer un peu : énormément d'officiers de marine, quelques chasseurs à pied. En général, les uniformes bien mieux élevés que les habits noirs. Ceux-ci, après avoir consenti à se laisser présenter, nous demandent, — sans avoir l'air d'y tenir autrement, — abrégé autant que possible les formules de politesse :

— Voulez-vous danser ?

On aurait envie de leur répondre :

— Oui, mais pas avec vous !

Deux lieutenants, l'un de vaisseau, l'autre de chasseurs, m'ont fait l'honneur de s'occuper de moi. Impartialement, j'ai tenu la balance ; cependant, le chasseur valsait mieux...

Entre onze heures et minuit, la marine est remontée. Voici comment :

— Sans doute, mademoiselle, vous faisiez partie des douze ? m'a demandé mon lieutenant.

— Oui, ai-je répondu, un peu inquiète, l'observant sans en avoir l'air, cherchant à reconnaître, avec la peur de me trouver en face de l'ennemi et d'être trahie par ma sotte de rose.

— Une drôle d'idée que j'ai eue de chercher la pareille ! — D'un air dégagé, j'ai continué :

— Vous assistiez au fameux combat ?

— Non, malheureusement ! Je n'en ai eu que le récit par mon ami Roger d'Orbe, la victime et le héros de l'aventure.

J'ai poussé un petit « Ah ! » de surprise :

— C'est donc un officier de l'escadre que nous avons bombardé de la sorte ?

— Non, c'est un diplomate, un... presque ambassadeur.

Il voulait connaître l'héroïne. Alors, moi, d'un air indifférent :

— Elle cause... là-bas, avec un officier. — Et vaguement, d'un geste incertain, j'indiquais l'autre bout du salon. Cela m'amusait ; j'aurais voulu continuer un brin ; mais on attaquait la sixième mazurka. Confusion sur mon carnet de bal ; j'avais inscrit mes deux lieutenants. Aux premières mesures, tous deux sont là, képi en main, tête inclinée... puis ils se regardent avec plus de conciliation que de courroux.

— Terre ou mer ?

— Terre... — Décidément, le chasseur danse mieux. — Et la mer s'est retirée... de très bonne grâce. Naturellement, je n'imaginais pas qu'on allait se dévorer en mon honneur ; mais, enfin, il aurait bien pu regretter sa mazurka !... Non, il est allé offrir son uniforme dédaigné à une petite brunette rose et gentille, qui sautille toute fière à son bras. Que peuvent-ils bien se

dire?... Après tout, ce qu'ils voudront! Mon chasseur danse très bien, mais j'aurais voulu faire parler mon autre lieutenant sur la « huitième merveille ». Un presque... ambassadeur!... Alors, il ne doit pas être de la prime jeunesse! Pourtant... il semblait... mais c'était de loin!... Et je regardais si peu!...

Et voilà comment les circonstances imposaient à son attention, deux fois dans la même journée, un nom qu'elle n'avait pas, ou ne croyait pas avoir entendu auparavant... Ne l'avait-elle vraiment jamais entendu?... A présent qu'elle cherchait à se rappeler... il lui semblait, au contraire, retrouver dans sa mémoire, parmi des souvenirs flottants, ce lambeau de phrase : « Roger d'Orbe... un jeune attaché d'ambassade à Rome. » Qui avait dit cela? Sa marraine, la maréchale d'Annoys. A quel propos? Oh! cela, par exemple! Andrée n'en savait positivement rien... En tout cas, cette phrase devait se rattacher à quelque circonstance éloignée, la maréchale ayant quitté Rome après la mort de son mari; il y avait déjà douze ans. Et le jeune attaché, — en admettant même qu'à cette époque il n'eût que 26 ou 28 ans!

— Mais, à quoi bon tous ces calculs? se dit Andrée, devenue soudain consciente du travail auquel elle se livrait.

Et pour éloigner de son chemin ce Roger d'Orbe, que le hasard semblait vouloir y mettre, elle se résolut à quitter Cannes un mois plus tôt, à rejoindre sa tante à Paris, malgré le peu d'attrait que la vie commune, avec cette frivole parente, — demi-sœur de son père, — pouvait lui offrir. Elle se résolut aussi, et pour le même motif, à ne pas accepter, cette année-là, l'invitation de sa jeune amie, Marthe Aubert.

III

On était au milieu de juin. Sous l'épaisse verdure d'admirables tilleuls ombrageant un coin de terrasse, Andrée égalisait, sur quatre aiguilles, les mailles d'un tricot, pendant que la maréchale d'Annoys, ensevelie dans son large fauteuil, lisait à voix haute les dernières nouvelles : *Échos des chancelleries* :

« Nous apprenons que le chargé d'affaires par intérim, pendant l'absence de notre ambassadeur à Constantinople, vient d'obtenir du gouvernement un congé illimité. Il circule en hauts lieux qu'à l'expiration de ce congé, M. Roger d'Orbe, le très sympathique et très apprécié diplomate, remplira, auprès d'une grande puissance, des fonctions beaucoup plus importantes. »

La maréchale posa le journal sur ses genoux et ses lunettes sur le journal :

— En voilà un au moins qui est de la carrière. Six générations d'Orbe dans les ambassades... Et très aimable garçon, par-dessus le marché.

Andrée releva la tête, mais ne répondit rien.

— Tu ne connais pas Roger d'Orbe?

— Non, marraine.

— Tu ne l'as jamais rencontré?

— N... on...

— Comment! n... on...? Pourquoi hésites-tu?

— Parce que j'ai une seule fois entrevu M. d'Orbe, et que cela ne peut pas s'appeler une rencontre.

Et Andrée raconta à sa marraine l'incident de la Croizettes, atténuant un peu.

— Je suis sûre qu'il te plairait.

— Non, marraine, pas du tout!

— Qu'en sais-tu?

— Je ne veux pas qu'il me plaise!

— La belle raison!

— Il n'y a rien de plus banal que cette routine à laquelle on nous soumet!

— Dame! depuis que le monde est monde, on n'a pas encore trouvé autre chose, mon enfant! Tu me trouves des idées anciennes; je ne me les suis pas données à moi-même; je les ai reçues toutes faites de mon père, qui les tenait du sien. Les idées raisonnables, c'est un héritage de famille, tout comme autre chose! J'aimais beaucoup ton père, Andrée; je t'aime en souvenir de lui, et cela m'attriste de te voir si seule.

— Je ne suis pas seule. Je vous ai... et puis mes amies... Et quand nous serons plus vieilles, Gladys et moi, nous associerons nos vies pour nous dévouer aux pauvres, à ceux qui n'ont pas de famille.

— Pourquoi n'entres-tu pas au couvent, alors?

— Parce que...

— Parce que tu n'as pas de vocation, n'est-ce pas? Eh bien?

— Marraine, on peut se dévouer sans entrer au couvent.

— Ta, ta, ta... Les choses sont ainsi faites, vous n'y changerez rien, mes pauvres enfants! Et comme, au bout du compte, toutes, ou presque toutes les jeunes filles finissent par s'y soumettre...

— Eh bien, moi...

— Tu feras comme les autres!

— Parions, marraine!

— Non! tu t'entêteras! Tu as sur le cœur un... marchandage qui... n'est pas propre, je l'avoue! Cependant, avec la vie de luxe actuelle... dame! C'est égal, il doit exister quelque part l'oiseau rare qui sera mon... *beau-filleul!*

— Roger d'Orbe ! exclama Andrée avec une ironie un peu provocante.

La maréchale se contenta de hausser les épaules et reprit son journal. Andrée se leva :

— Je vais prendre la mesure de Péline ; je crois que mon tricot est beaucoup trop large...

Pendant que, sous les ombrages d'Annoys, Andrée escarmouchait avec sa marraine, Pierre Vilher et sa jeune femme complétaient à Bois-sur-Cher.

Roger venait de s'établir pour quelques mois dans sa propriété des « Merlettes », jolie maison Louis XVI, entourée de chasses, à six kilomètres de la ville-garnison. Ainsi que les rumeurs de chancellerie le faisaient prévoir, il était désigné, dans le prochain mouvement, pour une ambassade de premier ordre. Ce poste nécessitait une ambassadrice : il venait la chercher. Mais, ne se souciant pas de la trouver sur les plages en vogue, il s'installa à la campagne jusqu'à ce que les premières atteintes de l'hiver, ramenant à Paris l'élément mondain, facilitassent son choix.

Tout à fait dans sa première jeunesse, — à vingt-trois ans, — Roger s'était laissé marier en coup de vent à une bellissima Américaine, riche et fantasque, qui ne se doutait pas qu'on pût ni dût résister à un de ses caprices. Ce mariage dura peu, la jeune femme étant morte d'accident. A vingt-six ans, Roger se retrouva veuf, plus ahuri que malheureux de l'événement qui lui rendait sa liberté. Il porta très décemment son deuil et son léger chagrin, ne posa pas pour l'inconsolable, mais garda de son expérience première une très grande peur de l'inconnu. Très apte à son métier, rapidement il avait fait son chemin. Fort apprécié dans les chancelleries, gâté dans les salons, mais se méfiant désormais de la fascination étrangère, Roger s'était promis, quand l'heure serait venue, d'épouser simplement une Française bien élevée, pour éviter toute surprise. Et... l'heure était venue !

L'occasion était trop bonne de convertir sa belle amie pour que Marthe n'y songeât pas. Pierre qui adorait Roger, naturellement, se fit complice. Andrée reçut de Marthe une invitation si pressante, qu'elle ne put la refuser.

IV

— Ce que je voudrais être à la place de Mustapha ! Non ! tu n'en as pas l'idée ! cria Pierre, en s'affaissant sur sa chaise, devant la table du déjeuner.

— Pourquoi ?

— Parce que Mustapha a fini son service, lui, l'heureuse bête ! quatre heures de manœuvre avec son maître ; mais à présent le voilà dans son boxe, mangeant son avoine, et il y restera jusqu'à demain matin. Tandis que moi !...

— Tandis que toi, tu vas être bien gentil ! Déjeuner, en te pressant un peu, te débarbouiller à fond, pendant que Batiste attellera Phœbus, et m'accompagner à la gare pour le train de 10 h. 37.

Et, d'un air engageant, Marthe se mit à beurrer des tartines, que Pierre engloutissait d'une bouchée, en soupirant très fort. Après la sixième, se déclarant *lesté*, il sortit de table et monta faire sa toilette. Vingt minutes plus tard, il redescendit.

— Oh ! non, Pierre ! Pas en civil ; en militaire !

— Avec cette chaleur !... Pour aller à la gare !... Trois kilomètres et pas un arbre !... Trente degrés à l'ombre !...

— Mais puisque c'est pour me faire plaisir !

— Un drôle de plaisir que tu as de me voir suer sous l'uniforme !... Et une poussière, sur ces trois kilomètres de route !...

— Tu es tellement mieux !... Tu comprends, Andrée ne t'a jamais vu, alors je voudrais que sa première impression...

— Ça m'est bien égal, à moi, sa première et sa dernière impression ! D'ailleurs, mon veston est très chic et... il est en toile !

— Oh ! Pierre, c'est très mal ce que tu dis là. Tu sais qu'Andrée est ma meilleure amie ; je l'aime certainement plus qu'une sœur. Est-ce que je me suis fait prier pour recevoir ton ami, Roger d'Orbe, qui m'intimide pourtant, avec ses grands airs cérémonieux ? Mais comme tu l'aimes beaucoup... je...

Sans lui laisser le temps d'achever sa phrase, Pierre disparut de la salle à manger et se précipita dans sa chambre.

Dix minutes plus tard, il fit son entrée en grandissime tenue : plumet de cérémonie, aiguilletes, gants blancs, sabre, etc.

Marthe éclata de rire.

— Me trouves-tu digne de t'accompagner à la gare de Bois-sur-Cher pour y recevoir M^{lle} d'Avret ?

— C'est très vilain, tu te moques de moi !

— Pas du tout ! Je fais tout ce que tu veux.

— Alors, enlève ton plumet, tes gants blancs, ton sabre, et prends ton képi.

— Et mes aiguilletes ?

— Ah ! mais non ! Ça fait très bien ! Garde-les.

— Si nous rencontrons le colonel, je suis sûr de mon affaire, moi ! Enfin, ça te fait plaisir !

— Tu crois qu'il te ferait une affaire ?...

— Non, il se gênerait !... Il est si commode, le colonel !...

— Alors, enlève tes aiguillettes.

On partit.

Phœbus enleva le phaéton et, de son bon petit trot régulier, arriva en vingt minutes à la gare de Bois-sur-Cher.

Et, tout le long du chemin, Marthe faisait ses recommandations.

— Tu sais, Pierre, il faudra être très correct; ne pas dire des mots de caserne trop... énergiques; ne jamais fumer le soir dans le petit salon...

— Oh! oui, cela va être une période très amusante! Et... ça durera longtemps?...

— Comme tu es peu hospitalier! Andrée d'Avret a pour toute famille une demi-sœur de son père, femme très égoïste, très mondaine, avec laquelle Andrée, qui est tout à fait supérieure et parfaite, n'a aucune intimité. D'ailleurs, tu lui dois beaucoup de reconnaissance.

— Bah! Je ne m'en doutais certainement guère!

— Oui! Quand je l'ai connue, il y a quatre ans, elle venait de perdre son père, qu'elle adorait. Moi, je sortais du couvent. Il n'y avait pas grand'chose dans ma cervelle de pensionnaire, va! Le premier compliment m'aurait tellement grisée, que je me serais emballée pour n'importe qui; Andrée s'est emparée de moi comme une grande sœur, bien que nous ayons le même âge. Elle m'a dit des choses très sérieuses...

— Oh! oui, je sais! les fameuses théories...

— Eh! bien, monsieur, sans ces fameuses théories, qui m'ont occupé l'imagination trois ou quatre ans, je n'aurais certainement pas attendu que Pierre Vilher, un cousin que j'avais oublié, revînt de sa garnison d'Abbeville.

Arrivée, présentation, échange d'amitiés, tout cela se fit très rapidement. Phœbus, de son trot allongé, reprit le chemin du logis. Andrée s'installa auprès de Marthe, qui conduisait, tandis que Pierre, dans une immobilité d'assoupissement, s'établissait sur la banquette de derrière, fourbu de chaleur et de fatigue, car il y avait eu le matin même, de quatre à huit, exercices sur le champ de manœuvre.

— Si Marthe ne m'autorise pas à remettre mon veston pour le reste de la journée, pensait-il, je me révolte!

Inconsciemment, il jeta ce dernier mot avec une telle énergie que, très étonnées, Marthe et Andrée se retournèrent spontanément.

— Comment?... Quoi?... Tu te révoltes?... Contre qui?... Tu dors, Pierre! Tu rêves!

— Je crois que oui, répondit celui-ci, complètement ahuri d'avoir parlé haut, alors qu'il

croyait seulement penser.... C'est la chaleur!....

Andrée éclata d'un rire si moqueur et si gai que la glace fut immédiatement rompue. Pierre en profita pour plaider sa cause avec tant de bonne humeur, qu'on lui octroya toutes les permissions possibles de tenues quelconques.

Dans la soirée, un orage formidable déchargea l'atmosphère; après le dîner, on s'installa donc au petit salon, ne pouvant sortir.

Marthe, peu habile aux ouvrages de luxe, avait toujours sur le chantier des vêtements de pauvres; c'était une habitude que lui avait donnée Andrée. Toutes deux s'établirent à coudre.

Marthe, à plusieurs reprises, tira de sa corbeille un petit paquet qu'elle montrait à Pierre. Celui-ci, d'un geste impatient, lui faisait signe de le remettre en place.

— Mais je t'assure, Pierre, qu'Andrée comprendra très bien...

— Quoi?... Que monsieur Vilher fume une cigarette?

— Oh! s'écria Pierre, avec une indignation vertueusement hypocrite. Jamais de la vie!... à moins...

— A moins?...

— Que vous le désiriez, mademoiselle!...

— Pierre, c'est honteux! s'écria Marthe. Et, puisque c'est ainsi...

Elle tira son paquet de la corbeille à ouvrage, et se mit à expliquer:

— Tu comprends, chérie, le soir, nous restons toujours chez nous; alors, il faut bien causer... Et, comme c'est ennuyeux de se tourner les pouces, j'ai acheté douze serviettes à thé... Et... c'est lui qui les brode. Tiens, vois-tu?... Après, il fera la nappe...

— M'a-t-elle assez réduit en esclavage! soupira Pierre, avec un geste piteusement comique.

Et, bravement, tout en fumant sa cigarette, il attaqua sa broderie russe, au coton rouge et bleu.

Dès la première soirée, la fraternité la plus simple et la plus cordiale s'établit entre la jeune fille et ses hôtes. Aussitôt que Pierre eut reconquis sa liberté d'allures, ses préventions tombèrent, et ce fut très sincèrement qu'il pria M^{lle} d'Avret de considérer leur maison comme la sienne. Il lui assura que sa présence était pour Marthe un avantage inappréciable, isolée comme elle l'était dans une petite ville de garnison où, en dehors des rapports officiels, elle n'avait pas voulu se créer d'intimités. Le service retenait quelquefois Pierre des jours entiers hors du logis. Quelle sécurité pour lui de ne pas savoir Marthe seule! Il fut donc convenu qu'Andrée resterait à Bois-sur-Cher très avant dans l'automne.

V

Pierre avait naturellement fait ses commentaires à son ami. Ce nom d'Avret rappela à Roger la maréchale, sa vieille amie, qui lui avait plusieurs fois mentionné sa jolie filleule. Il trouvait même étonnant que le hasard ne les eût jamais mis en présence pendant ses congés en France.

— Elle est charmante, disait Pierre; extraordinairement simple dans l'intimité, quoique... un peu...

— Précieuse!... insinua Roger.

— Oh! pas du tout! Et... cependant... si, un peu... mais dans le plus joli sens du mot, et seulement hors de l'intimité.

— Oui, la perfection du genre; la princesse de Clèves!

— Juste!

— Et... quand me montres-tu cette princesse Louis XIII?

— Dame! quand elle voudra. Je demanderai à Marthe. Bien qu'on l'ait à peine aperçue, elle révolutionne le régiment, depuis le simple gradé jusqu'au chef d'escadron inclusivement. Te mets-tu sur les rangs?

— Bah!... avec mes cheveux... de *tourterelles* comme disait poliment le passe-port turc de Mérimée.

Pierre haussa les épaules.

— Mes fils d'argent, si tu aimes mieux la métaphore française?

— Allons, Roger, ne fais donc pas le modeste!

— Ça n'est pas mon défaut! Je connais ma valeur; mais, enfin, je ne suis plus d'un... « délicieux brun-clair ». Tu vois que je n'ignore aucun de mes avantages... passés!...

Ce qu'on ne peut rendre, c'est le ton de bonhomie spirituellement railleuse qui enlevait à ce bout de dialogue tout air de fatuité. Il ajouta :

— Deux fois déjà, j'ai croisé M^{lle} d'Avret conduisant ton phaéton dans mes bois de la « Merlette ». Etant sur mon territoire, j'ai salué le premier; mais, une troisième fois, sur la route départementale, je me suis abstenu; car elle doit pratiquer la façon anglaise, où les dames saluent les premières, daignant ainsi permettre qu'on les reconnaisse.

— Et elle a daigné?

— Ma foi, non!

— Cela l'amuse beaucoup de courir le pays, à la place de Marthe, qui, très enrhumée, n'a pu faire cette semaine sa tournée de pauvres dans les fermes et les villages. Si tu savais avec quelle simplicité elle se met à la portée des paysans!

— J'ai envie de me faire mettre sur la liste des assistés, dit Roger en riant.

— Si tu as besoin de ma recommandation?...

Et les deux amis, qui venaient de chevaucher une heure de compagnie, se séparèrent sur ce dernier mot.

Quelques jours passèrent sans amener d'événement.

Un après-midi, Andrée revenait à pied d'une ferme peu distante, où elle avait porté des secours. La route, en cet endroit, longeait la forêt des « Merlettes », dont elle n'était séparée que par un saut-de-loup fort étroit. Assis dans le fossé, léchant sa patte d'un air piteux, un superbe épagneul, loin de s'intimider à son approche, lui tendit amicalement la patte avec un gémissement câlin de chien gâté. En traversant un fourré, il s'était enfoncé une épine assez profondément, et marcher lui faisait mal. Ne pouvant la retirer lui-même, il s'adressait, avec confiance, à la charité des passants. Andrée, naturellement, s'acquitta de l'opération, lava la blessure dans l'eau courante du caniveau, essuya la patte avec une touffe de gazon, rendit enfin tous les services imaginables à son ami de rencontre. L'épagneul, pour remercier convenablement, mit ses pattes boueuses sur les épaules de la jeune fille et plaça son museau à proximité de sa figure. On s'embrassa une fois..., deux fois... Ce devoir de politesse rempli, l'épagneul expliqua — par toutes sortes de tortillements de queue aimables — qu'ayant affaire ailleurs, il ne pouvait s'attarder à causer sur les routes! Son discours étant, ou devant être censément compris, il trotta ferme, allongeant le pas, sans regarder derrière lui. Ayant très chaud, Andrée ne se sentait nulle envie d'imiter cette allure.

Vingt minutes plus tard, quand elle rentra à la maison, elle trouva Marthe établie dans le kiosque, en train de préparer le thé.

— Que t'est-il arrivé, Andrée? demanda Marthe, apercevant, sur la robe claire de son amie, les deux empreintes laissées par l'épagneul.

— Rien, chérie, ne t'inquiète pas. C'est un chien de mes amis à qui j'ai rendu service sur la route, et qui m'a embrassée pour la peine. Ah! mais, le voilà! exclama-t-elle, voyant accourir, à travers la pelouse, le blessé, qui l'avait reconnue et, maintenant, léchait ses gants, pour lui prouver sa joie.

Alors seulement Andrée aperçut, à droite du kiosque, un peu en arrière d'un massif de tuyas, Pierre et Roger, qui la regardaient.

Appelant l'épagneul, et devançant Pierre, Roger s'approcha :

— Il est plus heureux que son maître, ce chien-là! N'ayant aucuns principes, ni anglais

ni français, il a le privilège de reconnaître ses amis et de les saluer le premier.

Prise de court, Andrée ne répondit pas.

— Voulez-vous, mademoiselle, permettre à mon chien de vous présenter son maître?

Franchement, Andrée se mit à rire et tendit la main. Avec beaucoup de naturel et de bonne grâce, Roger avait esquivé la présentation, qu'il semblait juger inutile. Andrée lui en sut gré. Elle savait, depuis longtemps, qu'un jour ou l'autre, ils devaient naturellement se trouver en présence. Ainsi amenée, l'entrevue excluait toute cérémonie, gênante, entre deux personnes qui savent, à n'en pas douter, qu'on a beaucoup parlé de l'une à l'autre.

A partir de ce jour, des rapports très naturels s'établirent, restant juste dans cette limite, qui est l'extrême frontière entre la relation agréable et l'intimité. On se voyait juste assez pour écarter toute idée d'indifférence ou d'empressement.

Les débuts promettaient. Marthe et Pierre se félicitaient de voir leur jeune amie glisser inconsciemment sur la pente de « l'égoïsme à deux ». Naturellement, devant elle, il n'était question de rien. Ils voulaient, en gens avisés, ne mentionner le mal que quand il n'aurait plus de remède. Une chose, cependant, les étonnait. Roger non plus ne se livrait pas; n'ayant pas les mêmes motifs, il aurait dû être plus expansif. Sur le conseil de Marthe, Pierre se résolut à le sonder. C'était chose facile, les prétextes ne manquaient pas.

Un après-midi donc, Pierre sur Mustapha, Roger sur Tympano, tout en montant une côte, le hussard confessa son ami :

— Eh bien, comment la trouves-tu ?

— Tout ce qu'il y a de plus à mon goût.

— Je m'en doutais. Et... probablement, tu ne serais pas fâché que je te dise que c'est réciproque ?...

— Cela me flatterait énormément.

— Sois flatté ! Je te le dis.

— Elle t'en a chargé ?

— Non !

— Alors, pourrait-on savoir de qui tu tiens la confidence ?

— De personne ; ça se devine ces choses-là ; ça crève les yeux.

— Tant que ça ? Exemple ?

— Exemple : Elle trouve Tympano le plus adorable alezan qu'on puisse monter.

— Voilà qui est extraordinairement obligeant pour ma bête ! Pour moi maintenant ?...

— Pour toi ? Dame !... l'un portant l'autre !... Crois-tu qu'elle s'extasierait sur ta bête, si elle n'appréciait pas le cavalier ?

— Comme logique, ça n'est pas très rigoureux. Et puis ?...

— Et puis ?... Et puis ?... demande-lui le

reste ! Je ne te crois ni assez naïf ni assez modeste pour ignorer ..

— Alors, c'est le cas de dire : « J'ai fait un prisonnier ; seulement, c'est lui qui me tient. »

— Tu es donc pincé ?

— Oui... Je suis pincé !

— Sérieusement ?... Dans l'axe ?

— Dans l'axe ? Je ne sais pas ! mais mon prisonnier me tient.

— Tant mieux !

— Oh ! pour ce qui en résultera !

— Comment ? ce qui en résultera ! N'es-tu pas en France pour te marier ?

— Oui, mais pas avec M^{lle} d'Avret.

— Diable ! tu as mieux ?

— Cela n'est pas possible !

— Aussi bien, alors ?

— Certainement, non !

— Sapristi ! ce que c'est que de fréquenter les chancelleries ! On devient un rébus. Je ne suis qu'un simple hussard : règle-toi là-dessus, mon cher, si tu veux être compris !

— M^{lle} d'Avret est infiniment séduisante, elle a toutes les qualités, mais je ne me marie ni pour elle ni pour moi.

— Bah !... Et pour qui te maries-tu donc ?

— Pour mon poste. On trouve en moi l'étoffe d'un ambassadeur. Dans huit ou dix mois, je remplace le comte de Bhorne ; en attendant, je monte ma maison.

— Et tu ne trouves pas en M^{lle} d'Avret l'étoffe d'une ambassadrice ? Il est vrai qu'elle a peu de fortune.

— C'est déjà un inconvénient, et même très sérieux ! Cependant, l'obstacle n'est pas insurmontable. Avec une bonne gestion, je suis tout juste assez riche pour avoir un train... raisonnable... Outre que M^{lle} d'Avret ne me paraît pas pourvue de qualités de ce genre, elle est beaucoup trop jeune. Elle a vingt ans, n'est-ce pas ?

— Vingt-deux.

— Mettons vingt-deux !... Moi... je suis jeune pour un ambassadeur, mais j'ai tout de même quarante-trois ans ; c'est-à-dire vingt et un de plus qu'elle.

— Mais, enfin..., si elle s'accommode de tes cheveux « tourterelle », comme tu dis... Ne sois pas plus royaliste que le roi !

— La question n'est pas là. Dans ce poste diplomatique, à l'extrémité orientale de l'Europe, que ferai-je de cette très jeune et délicate enfant, qui devra recevoir, aller, venir, faire des frais, et dont je ne pourrai, moi, m'occuper que très peu, que ma présence ne protégera pas ? Ce serait une folie, une vraie folie ! Je dois me contenter d'un mariage raisonnable.

— Tu es meilleur juge, naturellement !

— Ne me mariant pas pour moi, comme je te

J'ai dit, ma *raison* me pousse vers Elisa de Boismaret. Seulement, ceci est encore un secret que je ne me suis dit qu'à *moi-même*; donc, *motus*.

— La belle-sœur du colonel! Elle te plaît?

— Non; mais elle a toutes les qualités de l'emploi.

— Vrai! je t'aurai cru plus ambitieux! Car, enfin, si M^{lle} d'Avret a peu de chose, Elisa de Boismaret n'a rien; et puis, elle n'a que vingt-cinq ans!

— Oui, mais elle en paraît trente; d'une belle santé, pas trop raffinée, bonne enfant avec cela! Education sérieuse, énergique, esprit pratique, beaucoup de volonté...

— Je te crois! C'est elle qui fait marcher le régiment.

— Eh bien, elle fera marcher l'ambassade... intérieure! ce qui n'est pas une petite affaire. D'ailleurs, si elle n'a pas de fortune, c'est une femme qui n'aura nulle fantaisie et qui saura sûrement administrer, compter...

— Tu dois avoir parfaitement raison. C'est égal, tu m'étonnes! Je t'ai connu plus... moins... raisonnable!...

— Oui, à vingt-six ans! Mon premier mariage ayant été une folie, je dois... Tiens! je serai franc. Raisonnable, je ne le suis pas encore autant que cela, va! Toute cette belle théorie, ce n'est pas à toi que je la débite, c'est à moi. Je m'entraîne, j'ai besoin de me persuader; car il y a des jours où je me sens encore assez... jeune pour mettre à la disposition de M^{lle} d'Avret Tympano et son maître, l'un portant l'autre, comme tu dis.

— Donne-toi du répit!

— Je ne m'en donne que trop! Je devrais trancher dans le vif! Et c'est probablement ce que je ferai quand M^{lle} d'Avret sera partie. Elle présente, je manque de volonté, j'ajourne, je ruse avec moi-même. Trois fois déjà, je me

suis entraîné pour aller faire des ouvertures au colonel. Et puis... si M^{lle} d'Avret ne s'éloigne pas, c'est moi qui fuirai. Une fois hors du centre d'attraction, je mènerai l'affaire rondement.

— Oui, mais après?

— Oh! après... je ne suis pas en peine. J'aime ma carrière. Une fois rentré dans le mouvement, les petits sentiments privés ne me gêneront guère, va!

— Tant mieux! tant mieux!...

— J'ai de l'ambition, assez pour faire quelques sacrifices! Elisa de Boismaret est une femme parfaitement raisonnable, d'excellents principes; nos deux têtes s'entendront très bien, c'est déjà quelque chose!

— Eh bien, moi, je suis né hussard, j'adore mon métier! Mais s'il me fallait épouser Elisa de Boismaret, il me semblerait que j'épouse mon colonel; je démissionnerais.

Roger d'Orbe se mit à rire :

— Tu es peu encourageant. C'est la comparaison qui te rend si difficile!

— Mais alors, Roger, pourquoi ne fais-tu pas un mariage riche?

— Préjugés, sans doute; niaiserie, par le temps qui court; j'obéis à un... instinct de justice. N'apportant à ma fiancée que des sentiments parfaitement honnêtes et sérieux, mais très modérés, je voudrais qu'elle trouvât dans les avantages d'une position très brillante, une compensation; tu comprends?...

— Mes compliments, mon cher!... Elle a une fière chance, M^{lle} de Boismaret.

— Surtout, n'oublie pas : *motus*! à personne, absolument personne!

— Sois tranquille! J'ai trop envie que ça ne se fasse pas pour contribuer à rien ébruiter.

LOUISE LACURIA.

(La fin au prochain numéro.)

ECONOMIE DOMESTIQUE

TOURTE D'ÉPINARDS AU CITRON

Faites blanchir, puis hacher, vos épinards et mettez-les cuire dans une casserole avec du beurre, du sel et une pincée de farine; après dix minutes de cuisson, ajoutez un peu de zeste de citron, de la crème, une tasse, deux ou trois jaunes d'œufs et un bon morceau de beurre. Mélez bien le tout. Préparez une pâte feuilletée dans une tourtière, mettez-y vos épinards, recouvrez d'une feuille de pâte et faites cuire au four pendant une bonne demi-heure.



REVUE MUSICALE

Opéra : *Othello*, de Verdi. — Le deux novembre. — *Regrets !* par M^{lle} Wild. — Un épisode des derniers moments de Chopin.



DANS le monde artistique, le grand événement du mois a été la première représentation d'*Othello*, drame lyrique en quatre actes, du maestro Verdi. On sait qu'au commencement de ce siècle, Rossini mit à la scène l'œuvre de Shakespeare, qui fut, à cette époque, pour le cygne de Pesaro, comme aujourd'hui pour celui de Busseto, la preuve d'une incroyable souplesse de génie. Avec le premier, *Othello* succédait au *Barbier de Séville*; pour le second, c'est *Othello* qui succède à cet autre chef-d'œuvre : *Falstaff*. M. Arrigo Boïto, l'éminent librettiste de Verdi, a suivi pas à pas le drame shakespearien, et M. C. Dulocle, qui lui a prêté les élégances et poésies de sa plume française, a puissamment contribué à la clarté d'une action assez compliquée. Dans la version du poète anglais, le premier acte se passait à Venise. Dans celle de M. Boïto, les quatre actes se déroulent à Chypre.

Il n'y a pas d'introduction. Au lever du rideau, c'est le déchainement des éléments. Les sinistres lueurs d'un orage illuminent les flots courroucés, et la mer se brise sur les remparts de Chypre. Au loin, la foule terrifiée, anxieuse, a vu un navire en détresse luttant contre la tempête, et on attend Othello, le vainqueur des Sarrazins, nouveau gouverneur de la ville. Les imposantes sonorités de l'orchestre s'apaisent, le ciel s'éclaircit et le navire s'avance dans le port. Mille cris l'acclament; Othello salue les Cypriotes, débarque et pénètre dans la forteresse.

Pendant que le peuple se livre à la joie et célèbre le retour du more par de copieuses libations, des hommes de guerre sont attablés. C'est là que Iago, un traître de grande envergure, commence à ourdir la trame de ses trahisons et de ses calomnies, qui n'ont d'autre but que la vengeance. Il veut d'abord se venger de Cassio, qui a obtenu le grade de capitaine qu'il convoitait, puis d'Othello, qui le lui a conféré. Dans ce but, il incite le nouveau capitaine à boire; et quand le camarade Mantano lui reproche sa faiblesse, Cassio, ivre de vin et

de colère, saisit son épée et frappe le jeune imprudent. Cette scène brutale produit un tumulte indescriptible dans cette foule en délire. Othello paraît et retire à Cassio son grade de capitaine. Alors, le traître, à moitié satisfait, veut compléter sa vengeance, c'est sur Othello qu'il portera ses coups. Pour cela, il invente un plan machiavélique, qui doit jeter dans l'âme de son chef les ferments de la jalousie la plus terrible, puisqu'elle causera sa mort, comme celle de sa douce épouse Desdémone. Le drame va rouler sur les lâches intrigues et les perfides machinations d'Iago.

Desdémone, attirée par les clameurs du peuple, apparaît, suave et belle comme un matin de printemps. Othello, en la voyant, congédie tout le monde; et l'acte se termine par une scène d'amour, sous un ciel redevenu serein, aux discrètes clartés de Vénus et des étoiles. Ce duo est une page d'une poésie, d'une tendresse rêveuse exquis; et pendant que l'heureux couple s'éloigne, l'orchestre s'éteint vaporeusement comme un lointain écho des tendres serments.

Pendant le deuxième et le troisième acte, on voit se développer la prodigieuse perversité d'Iago. Une fête a lieu dans le palais du more. Il conseille à Cassio d'implorer la protection de Desdémone pour rentrer en grâce auprès de son chef. Pendant qu'il l'aborde et qu'ils s'éloignent en causant, Iago les montre à Othello et, par des propos pleins de réticences et d'astuce, fait entrer le doute dans l'âme de son maître. C'est là qu'il chante le *Credo* du blasphème, inspiration superbée où M. Maurel a été admirable.

Une sérénade, accompagnée de mandolines, accueille Desdémone, que rejoignent bientôt Othello, Iago et la suivante Emilia, sa femme. Le more, troublé par les insinuations du traître, est sombre et agité. Il passe sa main sur son front brûlant, et la tendre Desdémone veut l'envelopper de son mouchoir, mais Othello le jette au loin. Iago veut le ramasser, lorsqu'Emilia, éclairée par ses pressentiments, se précipite et s'en saisit. A peine entre ses mains, Iago le lui arrache et disparaît. Cette scène muette et rapide est saisissante. Vient ensuite celle du rêve où Iago complète son infamie en affirmant à son maître qu'il a entendu Cassio, endormi, prononcer le nom de la chaste Desdémone. Il ajoute qu'il a vu son mouchoir entre les mains de Cassio... Alors Othello n'est plus qu'un lion altéré de sang.

Rien ne peut le contenir. Ivre de fureur, de vengeance, il rejoint la pure victime du traître, l'outrage, l'accablé d'injures et la chasse grossièrement. Forte de son innocence, elle se défend à peine, étouffant ses larmes et sa douleur. Resté seul, le more chante son bonheur perdu, ses rêves évanouis ; c'est un splendide adieu à la vie, où M. Saléza a été incomparable.

Au quatrième acte, Desdémone, rentrée dans ses appartements, chante à Emilia la ravissante complainte du saule, d'une facture si archaïque et si pénétrante. Puis elle récite son *Ave*, auquel M^{me} Caron prête aussi une indéchiffrable expression. Agitée par de sombres pressentiments, elle fait ses adieux à la fidèle Emilia et se repose sur sa couche. A peine endormie, Othello paraît, s'avance lentement, la réveille par un baiser et, sourd à ses supplications, l'étreint entre ses bras... et l'étouffe ! Emilia accourt et démontre trop tard à Othello l'innocence de Desdémone. Fou de douleur, il se frappe de son épée, après avoir mis un dernier baiser sur les lèvres de celle qu'il adorait.

Toutes ces scènes palpitantes sont traitées par le grand musicien avec une puissance dramatique incomparable ; *Othello* est un chef-d'œuvre comme *Falstaff*.

M. Verdi, abandonnant les anciennes formules, a écrit un ouvrage moderne, d'un style neuf, concis, plein de sève, de passion et de jeunesse. Son inspiration est intarissable, son orchestre merveilleux de clarté et de vigueur, dans ses infinis détails, qu'il chante l'amour, la douleur ou la haine. Il faudrait tout citer dans ce mélodieux enchaînement de scènes douces ou dramatiques.

Les chœurs sont d'une facture savante et originale qui séduit délicieusement l'oreille. N'est-ce pas affaiblir le charme ou l'émouvante expression de ces pages géniales que de vouloir les décrire. Nous avons cité un caressant duo et le superbe *Credo*. Signalons de même la scène du songe, le duo du serment, la dramatique épisode du mouchoir, le monologue du more, un très beau trio, un pittoresque ballet, le ravissant prélude de cette romance du saule, d'une note si captivante. L'*Ave-Maria*, dont la mélodie est d'une exquise suavité, a mis le comble à l'enthousiasme qui, dans tout son rôle, et surtout au dernier acte, a salué le talent, la voix et le charme de M^{me} Rose Caron.

M. Saléza, un magnifique Othello dont l'art de chanteur et de comédien ne s'était jamais élevé si haut.

M. V. Maurel, qui est le premier entre tous nos premiers artistes, est au-dessus de tout éloge.

M. Vaguet, fort apprécié dans le personnage de Cassio, et M^{me} Hégion dans celui d'Emilia.

L'orchestre de M. Taffanel a été parfait, les décors sont ravissants. Verdi, cent fois bissé et acclamé, a salué le public, portant en sautoir le grand cordon de la Légion d'honneur, que venait de lui faire remettre M. le Président de la République, présent à cette glorieuse représentation.

Nous voici aux fêtes de Toussaint. Les grands musiciens de nos églises vont nous traduire la scène apocalyptique du Jugement dernier, à laquelle succéderont les harmonies funèbres du *Dies iræ*. Ah ! qui n'a dans quelque recoin du cœur un mort chéri à regretter, à pleurer, et dont le souvenir, gardé comme un parfum précieux, se transforme en céleste rosée pour se répandre sur nos tristesses. Touchantes solennités, revenez au milieu de tant d'agitations stériles et de distractions vaines, revenez nous rappeler les grandes vérités et les consolantes espérances !

Il est tout à fait à propos de présenter à nos lectrices la belle page de musique qui leur est offerte dans le numéro de novembre. L'auteur, M^{lle} H. Wild, dont on a pu apprécier déjà les remarquables compositions, a été douloureusement frappée par la mort de la princesse Czartoryska, dont elle avait pu apprécier la noblesse de cœur et l'amitié. Aussi, sa récente inspiration : *Regrets*, est-elle la sincère expression d'un cœur profondément éprouvé. Le premier motif, d'un caractère grave et d'une savante harmonie, dépeint une suprême douleur. Il conduit à un chant d'une sérénité infinie, où l'espérance et la foi semblent imposer silence aux cuisants souvenirs. Mais bientôt leurs déchirements renaissent, les regrets les accompagnent pour se fondre dans une pensée de prière et d'apaisement.

On sait que la princesse Czartoryska fut aussi une grande artiste. Elève de Chopin, elle fut son amie, et le consola jusqu'à sa dernière heure. Le maître célèbre lui dédia nombre de pages sublimes qu'elle interprétait avec un sentiment exquis.

On connaît la scène si palpitante qui eut pour héroïne cette autre élève privilégiée de Chopin, la belle comtesse Potocka, présente à ses derniers moments. Il l'aperçut debout, svelte, vêtue de blanc : une vision d'ange ! Il lui demanda de chanter. Le piano fut roulé jusqu'à la porte de sa chambre, et de sa voix admirable, remplie de sanglots et le visage inondé de pleurs, la comtesse chanta le cantique à la Vierge, qui avait sauvé la vie à Stradella. Ce fut une émotion indescriptible.

MARIE LASSAVEUR.

CAUSERIE

1^{er} Novembre.



ETTE année, le nouveau président de la République nous a rappelés à Paris plus tôt que de coutume.

Le Grand Prix d'automne, inauguration élégante, a ramené dans la capitale le high-life ingrat qui s'éternisait aux charmes de l'automne. En cette fête très parisienne où Casimir-Périer apparaissait pour la première fois en public, il y a eu un déploiement d'apparat qui n'a point choqué les citoyens, l'attelage à la Daumont, les livrées bleues et or, les laquais, les sonneries de clairons, l'étiquette pompeusement observée ont été applaudis à l'unanimité.

Il ne déplait point, en ce temps banal, d'assister à une cérémonie qui évoquent les splendeurs disparues.

Le soleil tamisé de buées d'argent éclairait le triomphe des sportsmen, qui devenaient ainsi quasi-poétiques malgré eux.

J'y ai assisté, applaudissant des deux mains, tout en regrettant mon coin de village, ma montagne d'été, ayant peine à bien ouvrir les yeux sous mon face-à-main pour admirer les innovations et les toilettes inédites... Je crois que je n'ai rien vu, sauf les feuillées rousses aux teintes harmonieuses graduées jusqu'au rose, et je serai, pour cette fois, le plus détestable des chroniqueurs.

Je suis restée à Paris le mois d'octobre, sans y être, m'en allant le long de la Seine aux eaux calmes, avec des fugues fréquentes au dehors. J'ai voulu me garder moi-même, demeurer sous l'impression pacifiante de la campagne avant de me lancer dans le gouffre mondain où je m'émietterai pour m'amuser comme les autres, et profiter aussi des gens aimables et des belles choses.

On se perd un peu dans cette agitation parisienne de l'hiver, et on a quelque peine à se retrouver.

Une de mes petites amies me disait l'autre jour, en l'une de ces promenades mélancolique sous un ciel voilé, le long de la route blanche et sonore, où l'âme, gagnée par la langueur de la nature qui s'immobilise, s'épanche si facilement :

— Il me semble que j'ai une bobine dans la cervelle, et qu'elle se dévide si vite, si vite...

jusqu'à ce que l'écheveau soit très embrouillé; alors, c'est une grosse affaire, ajouta-t-elle en soupirant, pour démêler le fil...

— Est-il blanc, noir, rose ou gris ?

— Noir, oh ! ce doit être de la soie *blanche* et très ténue.

— Ménagez-la.

— Mon écheveau est en fort ordre pour l'instant, car, en notre chère vieille demeure des vacances, je l'ai roulé sur une navette d'ivoire.

— Faites-en donc une magnifique broderie...

Elle secoua la tête, et ses cheveux blonds follets voltigèrent autour de ses joues roses.

— J'y ai songé... Et la voilà partie en une causerie charmante où les idées coulent de source. où l'abandon est spontané; ses pensées étaient d'une exquise fraîcheur, mêlées de points d'interrogations... comme si je devais savoir toutes choses : questions d'étiquette, d'usage, de politesse, recettes pratiques; morale, psychologie, science, littérature, goûts, etc., nous agitions tout, en arpentant nos 8 kilomètres, tandis que le jour sombrait dans la brume humide.

Au retour, serrées l'une contre l'autre, sans plus distinguer nos traits, nous énoncions certainement des idées superbes, en regagnant rapidement notre logis, mais c'était tissu dans les airs et c'est ainsi évanoui.

Nous arrivions, ravies de notre course en ce domaine de l'intime où si rarement l'on s'aventure; je m'arrêtai un moment, pesant un peu mon bras sur le sien, et curieuse à mon tour, je lui demandai :

— En somme, que pensez-vous de la vie?... C'était bien grave.

Ma petite amie eut un sursaut, baissa un instant son visage vers le sol et je sentis qu'elle était émue, puis le relevant, elle reprit d'une voix jeune, si claire, si vibrante :

— Je pense... mais je pense que tout est bien.

Et je l'embrassai avec effusion, recueillant ce mot de confiance comme un mot de ralliement.

Tout est bien... Il pleut, il neige, il vente, il y a toujours de quoi s'occuper et être utile.

Une partie est manquée, ma robe est ratée (ho ! là ! ho ! là !), un bal contremandé... Tout est bien encore, cherchons donc le bon côté.

J'avais une, envie folle de rester en ma coquille douillettement avant-hier, quelqu'un est venu m'enlever, « sauvage endurcie », pour m'emmener à l'Exposition du Livre retrouver

vosre cher journal et les productions intéressantes de l'art souverain de la pensée.

J'ai maugréé pour partir, mais j'ai passé des heures délicieuses; tout est bien souvent dans les contre-temps.

Pauvre Gutenberg! le crut-il au milieu des déceuvances cruelles, des déceptions inouïes que lui causèrent ses efforts, avant d'arriver à son premier livre: la *Bible*. Et comme peu nous comprenons la rareté et le prix de ce premier bouquin si péniblement conçu, si difficilement exécuté même sans gloire, puisque Fust, son associé, lui prit ses presses et son renom... N'avait-il pas fourni les fonds? La postérité fut juste, elle oublia le banquier pour l'inventeur.

Il est certain que les éditeurs ont réuni des merveilles au palais du Livre, et qu'ils les ont disposées avec une coquetterie savante.

C'est une jouissance exquise de lire un chef-d'œuvre illustré par un maître.

J'ai eu quelquefois le cœur battant d'aise en ouvrant une couverture pour regarder les illustrations d'un ouvrage déjà connu.

On retrouve là, vivante, la forme de sa pensée.

C'est une évocation du littérateur et de l'artiste, une sorte de communion intellectuelle qui a un charme réel et bien profond. Il est un salon au fond, un peu à l'écart, où sont exposés, côte à côte, en un pittoresque mélange, d'admirables dessins originaux.

Le son de l'orchestre y arrive atténué, comme une harmonie lointaine qui murmure les poèmes chantés ici.

Ce sont les drames de Wagner, pleins d'extase, où le crayon d'Olivier Merson s'est empreint d'une douceur mystique incomparable; les chevaliers du Saint-Graal qui s'avancent rayonnants pour délivrer l'innocence. Les enfants joyeux d'Adrien Marie, qui tournent en ronde folle; les merveilleuses eaux-fortes, pétillantes d'esprit, de finesse, de M. Leloir, pour Molière, où la comédie se déroule éternellement humaine. Les Chouans résolus, superbes, invincibles en leur croyance, taillés par Le Blanc, qui leur a consacré sa vie, et tout près, dans une nuit mauve où des vapeurs noires cachent les étoiles, sur une branche de pavots violets qui s'endorment, une rangée de hiboux, signés Fraipont, qui vous lorgnent de leurs yeux d'or troublant... On attend le hullelement lugubre et l'on se retourne pour l'éviter... en un éblouissement, d'un dessin léger et enlevé, les évolutions de l'escadre russe, de Montenars, vous entraînent au Livre d'or des Dames russes.

Splendide, relié en maroquin incrusté de pierres précieuses, les feuillets, enluminés de la façon la plus originale et la plus artistique,

sont bariolés d'un singulier amalgame de signatures en tous les sens. Chaque page porte « cent âmes ». A nous les graphologues!

Mais retournons plus bellement à la suite dramatique, empoignante, des gravures de Jean-Paul Laurens pour les récits mérovingiens d'Augustin Thierry: Mérowig; les fils de Clotaire; Frédégonde haineuse, le front baissé, les mains crispées en ses habits d'apparat où sonnent les cabochons de grenat et d'opale, arpentant les galeries de son palais, les cheveux épars, jalouse de Brunehilde... C'est un grand cours d'histoire qui vous met en plein cœur de cette époque brutale.

Je les ai relus ces récits saisissants de la première race, dans l'antique maison où l'historien les composa, à Luxeuil, non loin de l'ancienne abbaye.

Il vint souvent s'appuyer au balcon gothique pour apercevoir la plaine immense et les lointains de la chaîne vosgienne; une sorte de lanterne étrange, réduit de guetteur, où s'accroupit un lion muselé par un singe, termine cette terrasse; vis-à-vis, l'Hôtel de ville, où s'écussonnent, sur la pierre patinée par les siècles, le chardon, la double croix et l'alérion de Lorraine.

Il devait faire bon travailler là, en ce repos de la petite ville morte, où règne seul encore le passé, meilleur à coup sûr que dans ces écoles à travers les âges, qu'on a reconstituées au palais de l'Industrie pour le triomphe de notre classe moderne avec ses pupitres mobiles, ses larges baies, ses mappemondes parlantes, ses instruments de physique et de chimie?...

Sous Charlemagne, c'était encore assez gai; les enfants psalmodiaient avec l'empereur, très paternel, conduits par un moine blanc. Au *xvii^e* siècle, c'est presque chez l'alchimiste que ce pauvre petit, éperdu en sa robe rouge garnie d'hermine, déchiffre un affreux grimoire sous l'œil sévère d'un docteur noir. Enfin, au *xviii^e* siècle, c'est lamentable; les élèves paraissent consternés devant la fêrule du maître (à 7 lanières!).

La salle est nue, triste et obscure. Le soleil coûtait donc bien cher alors? Ce soleil tant aimé que chantait saint François d'Assise:

Monseigneur frère soleil qui donne le jour,
Il est beau, rayonnant avec grande splendeur.
De vous, Très-Haut, il est le symbole
Et par lui, montrez votre lumière.

Jour de Toussaint... ne faut-il point finir par un cantique? Et pour qu'il soit de circonstance par la dernière strophe:

Salut, notre blanche sœur la neige, active, silencieuse et
[subtile.]

ALIX-AYLICSON.

DEVINETTES

Lettres ajoutées

Aux sept notes de musique ajouter une même voyelle et une même consonne afin de former sept mots nouveaux.

(Cigale de Provence embrassant Ellen.)

Acrostiche double

Avec les lettres suivantes former sept mots français qui, par le choix de leur première et dernière lettre dans le sens vertical, donneront deux noms répétés souvent dans ces temps derniers :

NN
OU
CHE
AM
OR
GA
OC

(Gloire, honneur et patrie.)

Mots en croix

Avec les lettres suivantes, disposer, d'après le modèle donné :

Verticalement : Un nom masculin.

Horizontalement : Quatre noms féminins.

A B B C D EEEEEEE I H L O O R R S T T Z N

(Fleur des champs.)

Mots en carré syllabique

Un poète du Moyen âge. — En Italie. — Synonyme de songe.

(Saphir.)

Mots en triangle

Publication périodique. — Partie du pied. — Contraire de nuisible. — Ce qu'un bon premier est toujours. — Verbe. — Fin du mal. — Dans un lit.

(Marie Rollain.)

Mots en trident

Verticalement : Bateau primitif. — Nom de femme ou de fleur. — Veut dire chant.

Horizontalement : Pour attacher. — Instrument de musique.

(Marguerite Grosjean.)

EXPLICATION DES DEVINETTES DU NUMÉRO D'OCTOBRE

CHARADE : Sa pin.

ACROSTICHE DOUBLE : Domrémy. — Orléans.

MOTS EN TRIDENT :

B N V
A A O
R B T
B O U L E
E N C R E
T H E
O
D
O N
N O S
S O R
R

RÉBUS GRAPHIQUE : Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.

MOTS EN TRIANGLE SYLLABIQUE :

VE LO CI PE DE
LO CA LI SER
CI LI CE
PE SER
DE

MOTS EN LOSANGE :

C
C A S
C E S A R R
C A S I M I R
S A M O S
R I S
R

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY, 14, rue Drouot.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.